

LA REVUE DU CAIRE

*ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE*

(Section Egypte)

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
Vol. XXVI No. 138

MARS 1951

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

NIETZSCHE ET LE DESTIN DE L'EUROPE

La politique de Nietzsche ne se laisse pas aisément cerner. L'inspiré qui vaticine peut-il songer à prévoir dans leur détail l'ordre social, ou les sinueuses pensées des gouvernements de l'avenir ? Tout au plus peut-il esquisser à grands traits. Nietzsche est, à l'en croire, le « dernier Allemand anti-politique » ; mépris provisoire, sans doute, et qui vise les actuels, et insuffisants, détenteurs du pouvoir ; vienne le Monde nouveau, et il faudra bien songer à l'organiser. Au reste, une politique n'est peut-être, comme on l'a dit, qu'une philosophie en action ; l'œuvre de Nietzsche fourmille en aperçus, caustiques ou vibrants, sur l'art de conduire la Cité ; aperçus assez fragmentaires et contradictoires, d'ailleurs, pour que l'on ait pu les tirer à soi en des sens tout opposés. Est-ce simple hasard, si les « penseurs » officiels du Troisième Reich ont, avec prédilection, utilisé, sollicité, voire pillé, cette œuvre ? Ils y ont trouvé, outre une confusion offerte à toutes les entreprises, ce qui leur a semblé être un acquiescement tacite aux pires crimes.

*
**

Nietzsche prophétise le milieu des Temps, « le Temps sacré de Midi », où s'achève dans la convulsion une ère de corruption et de décadence, et s'inaugure

la sérénité de l'Après-Midi ; les Maîtres, enfin libérés, assurent désormais l'organisation, la direction et l'éducation de la collectivité.

Avant tout, convient-il de se souvenir de la transmutation morale d'où naît cette « Grande Politique », qui sera celle de l'avenir. L'individualisme nietzschéen, enraciné dans la biologie, et épanoui en mysticisme cosmique, n'est en aucune façon la justification de l'anarchisme. Deux termes s'y confrontent : un fonds biologique, tellurgique, fait d'énormes forces obscures, d'instincts vitaux puissants et aveugles ; et la conscience individuelle, clarté et intelligence. L'oubli funeste du premier terme est à la source de l'actuel dessèchement, de l'« immaculée connaissance », de la négativité prétentieuse et fatale du « civilisé » moyen ; le contact perdu avec les forces profondes de la vie, l'homme dégénère, s'appauvrit et s'éteint. Ce contact, nulle philosophie rationnelle ne nous le fera retrouver ; une expérience mystique, seule, fulgurante et cruelle, est capable de nous restituer la Vie intégrale, la nature humaine profonde et spontanée, le fond obscur et cosmique dont l'homme s'est détaché pour son plus grand malheur. Démuni et tremblant comme un « primitif » devant l'univers, mais lourd de tout un passé de civilisation auquel il ne saurait renoncer, Nietzsche retrouve Dionysos dans des fulgurations qui le brisent, et tout à la fois lui donnent la force de poursuivre son chemin solitaire de pionnier. La Surhumanité n'est peut-être pas autre chose que cette coïncidence avec l'unité et la totalité de la Nature, que cet acquiescement au Devenir, et cette identification avec lui.

L'Homme total, intégral, réalisation de tous les possibles humains, tel doit être le but de l'humanité, faite pour être dépassée, et simple moyen de donner le jour, à travers une prodigieuse dépense d'essais in-

fructueux, à une poignée d'Hommes supérieurs. La culture méthodique et obstinée du Surhomme, tel sera d'abord l'axe de la Grande Politique ; au reste, on peut prévoir, — puisque la révélation en vient à Nietzsche au cours de sa solitaire extase devant ou dans le Cosmos, et ne peut se monnayer qu'en pensée magique et mystique, — que les voies à suivre ne seront guère précisées. Culture indispensable, juge Nietzsche. Tout d'abord parce que chacun porte en soi l'appel au surhumain, aussi bien que l'acquiescement au médiocre : « Nous tous, sans le savoir, sans le vouloir, nous avons dans le corps des valeurs, des mots, des formules, des morales d'origine opposée, — nous sommes, physiologiquement parlant, pleins de contradictions », (*Crépuscule des Idoles*). Culture nécessaire, aussi, parce que, de loin en loin, des Maîtres, des géants, ont surgi de l'anonymat de la foule, préfigurant ce que l'homme pourrait être, mais qu'ils ont été, en général, brisés par le complot des sous-hommes, et acculés à une fin tragique et lamentable. Si la sélection s'est faite, jusqu'ici, au hasard, agissons comme ces jardiniers chinois qui finissent par obtenir d'un arbre qu'il donne des roses d'un côté, et de l'autre des poires : à force de soin, de patience et de temps, faisons que cette espèce humaine, la seule qui ne se soit pas encore stabilisée et fixée, produise enfin les fruits géants, rares sans doute, mais seuls précieux, de la surhumanité. Les Grecs de la belle période nous y incitent, qui ont pu en quelques générations élever leur jeunesse à ce suprême degré de perfection plastique et athlétique que nous admirons : « Cela décide du sort des peuples et de l'humanité, si l'on commence la culture à l'endroit juste — non pas sur l'âme (comme ce fut la superstition des prêtres et des demi-prêtres), mais sur le corps : les attitudes, le régime phy-

sique, la physiologie. Le reste s'ensuit ». (*Crép. des idoles*).

Toutefois, Nietzsche, en d'autres fragments, envisage une autre source : celle de la volonté personnelle, tendue sur soi à l'extrême, se forgeant, en particulier dans l'épreuve, et sortant transfigurée de l'abîme de l'extrême souffrance. La douleur galvanise ceux qu'elle ne parvient pas à tuer. De là aussi l'idée d'un entraînement systématique, d'une sorte d'ascèse progressive élargissant peu à peu le champ d'action de notre puissance. Par tout un aspect de son œuvre, Nietzsche laisse entendre que la surhumanité se conquiert, se mérite, pour ainsi dire, et vient récompenser le durcissement progressif de l'homme, vainqueur de tous pièges et de tous obstacles, qu'il a su au besoin multiplier et rechercher. Ambiguïté pleine de conséquences : le Surhomme doit-il son privilège à la générosité de l'évolution biologique, ou le conquiert-il lui-même de haute lutte ? On peut penser que l'élu, fruit d'une lente et sévère sélection, doit encore s'emparer du pouvoir, et se battre de toute sa puissance contre les tentations et les entraves de la faiblesse ambiante. Cependant, Nietzsche, dans l'ensemble, souligne surtout l'importance capitale de la race (surveillance des mariages, élimination des « déchets » sociaux, utilisation des « dégénérés » comme sujets d'expérience biologique, etc.).

Aussi la Société future s'organisera-t-elle tout naturellement en deux castes, « séparées autant que possible », mais dont la situation réciproque n'apparaît pas clairement. Les Maîtres, totalement indépendants, sans besoins, dont la plénitude d'énergie et la prodigieuse supériorité en toutes choses dépassent largement leur rôle de conducteurs et d'éducateurs, ont la toute-puissance de l'instinct, restauré en eux à sa pureté et sa fécondité originelles ; chacun de leurs

actes, chacune de leurs pensées, solution neuve à une situation neuve, crée une valeur (qui s'imposera à la foule sans qu'ils aient même à le vouloir). « L'homme noble possède le sentiment intime qu'il a le droit de déterminer la valeur, il n'a pas besoin de ratification... » (*Par delà le Bien et le Mal*). Ils doivent leur perspicacité supérieure à la lucidité de la haine, car ils ont d'abord, et longuement souffert de la veulerie présente de l'humanité, — et à leur « sentiment de distance », à la cime élevée d'où il leur est donné de voir le monde, et de découvrir des horizons insoupçonnés du vulgaire.

Dans la masse des faibles se poursuit en revanche l'inexorable nivellement vers le médiocre que Nietzsche fustige féroce, pour s'en réjouir finalement, puisqu'il crée les conditions les plus favorables à l'avènement des Maîtres. Dans peu de temps, annonce-t-il, l'uniformisation du troupeau sous l'action de l'utilitarisme, du besoin de confort, de la démocratie, du parlementarisme, et de la corruption journalistique sera achevée, et, désormais faite pour obéir, aspirant même de toutes ses forces à l'obéissance, par servilité naturelle et par peur de l'initiative, la masse constituera l'idéale matière première pour l'œuvre créatrice de l'Homme supérieur. A la condition pourtant que la vigilance de ce dernier ne se relâche pas, et qu'il affirme, inlassablement, sa supériorité, en maîtrisant sans cesse dans la lutte, et dans la pratique d'une haine calme, les vellétés de paresse et de refus qui, çà et là, pourraient s'éveiller dans le troupeau, — que, même, il travaillera méthodiquement à éveiller.

La distance doit être sévèrement maintenue entre les classes ; et la Société future, fortement hiérarchisée dans le détail, sera, tout entière, aristocratique : « Toute élévation du type « homme » a été jusqu'à présent l'œuvre d'une société aristocratique — et il en sera

toujours ainsi... — d'une société qui a besoin de l'esclavage dans un sens ou dans un autre ». Comment ne pas voir, estime Nietzsche, que dans l'histoire, toute civilisation a été établie par des hommes de proie, « des hommes d'une nature restée naturelle », qui se ruèrent sur des races plus faibles et plus policées, et les réduisirent à merci ? Toute vraie aristocratie se justifie par son existence même, et se considère, non comme une fonction, mais « comme le *sens* et la plus haute justification de la société... Elle accepte, en conséquence, d'un cœur léger le sacrifice d'une foule d'hommes qui, à cause d'elle, doivent être réduits et amoindris à l'état d'hommes incomplets, d'esclaves et d'instruments ». (*Par delà le Bien et le Mal*).

Mais que dire des destins auxquels ces hommes incomplets sont promis, des buts où tendra la toute-puissance des Maîtres ? Rien d'assuré, et l'on ne saurait s'en étonner. Les voies de la Surhumanité sont, elles aussi, impénétrables. Comment deviner les décisions d'une aussi souveraine autorité, incomparable à tout ce que nous connaissons ? d'une autorité, qui plus est, dont la seule règle est l'opportunité supérieure, dont la décision crée la valeur et la loi ? Les mots dont nous usons ne pourraient s'appliquer à leur politique que par une dérisoire équivoque. Nous savons seulement que le néo-impérialisme des Hommes supérieurs utilisera, en les dédaignant, tous les moyens de la puissance terrestre, s'il leur paraît bon. Ils entreront dans les combats de ce monde incomplet, pour le mieux mûrir et sauver de lui-même. Lutte, violence, force implacable, guerre, seront longtemps encore des outils nécessaires, jusqu'à ce que s'achèvent la conquête et la domination de la Terre. Le Grand Politique se jouera des antagonismes sociaux, de la religion, de la ruse, du mensonge même, s'ils peuvent

servir aux intérêts spirituels supérieurs. Car il se place d'emblée très au-dessus de nos normes d'appréciation ; son impitoyable énergie, totale plénitude et confiance en soi, sait commander sans dureté ni passion inutiles, comme sans souci d'économie et de ménagement. Il lui faut des ennemis, qui sont ses involontaires collaborateurs, il se les suscite même, afin que la Vie, qui est Volonté de Puissance, trouve sans cesse l'occasion d'une plus triomphale affirmation. Sa justice supérieure veut la délicatesse raffinée envers ses pairs, mais le règne absolu sur la masse, dont l'éducation ne saurait se poursuivre sans de cruelles épreuves. « Le réformateur nouveau pétrira les hommes comme l'argile. Si l'on dispose du temps et des institutions, on pourra leur inculquer tout ce qu'on voudra, faire d'eux des bêtes et des anges ». (*Vol. de Puissance*). Seul l'intéresse en l'homme son avenir ; l'amour du prochain, source de pitié et de faiblesse n'est que mutilation et aveuglement ; l'homme fort lui substitue donc « l'amour du lointain », inexorablement soucieux de son avenir, et de la richesse humaine, et qui passe outre à ses faiblesses ou à ses douleurs présentes.

Le Grand Politique apparaît donc comme un homme de théâtre, puisque l'Histoire elle-même n'est qu'un grand Drame cosmique ; bien jouer son rôle revient à s'insérer dans l'intrigue, à préparer dans chaque scène la suivante, même si elle est de sens opposé, et doit consacrer la défaite des puissants d'aujourd'hui ; lorsqu'il éduque virilement ses assujettis, le Surhomme se prépare des vainqueurs, qui succomberont à leur tour. La victoire finale de Zarathoustra implique le total sacrifice terminal. Ainsi le veut la Vie créatrice, volonté de puissance dont le sommet paraît être une force qui surabonde et n'a même plus à se vouloir ;

son chemin est jonché de cadavres d'hommes et de peuples, immolés pour que triomphe finalement le meilleur, l'Humanité intégrale, accomplie en quelques-uns.

*
**

« L'Europe actuelle ne soupçonne pas encore autour de quelles terribles crises tout mon être gravite, ni à quelle roue de problèmes je suis lié — ni que par moi se prépare une catastrophe, dont je sais le nom, que pourtant je ne dirai pas ». La politique européenne est, à son dire, le grand souci de Nietzsche ; et la raison de cette préférence, c'est que là plus qu'ailleurs des conditions favorables se sont trouvées réunies, qui préparent l'avènement du Surhomme. La lutte millénaire des faibles et des forts y a créé « une merveilleuse tension de l'esprit, telle qu'il n'y en eut pas encore sur terre » ; et le problème européen, tel que Nietzsche l'entend, est celui de « l'éducation possible d'une caste nouvelle destinée à régner sur l'Europe ». « Je voudrais voir l'Europe, ajoute-t-il, en face de l'attitude de plus en plus menaçante de la Russie, se décider à devenir menaçante à son tour, à se créer, au moyen d'une nouvelle caste qui la régirait, une volonté unique, formidable, capable de maintenir un but pendant des milliers d'années, afin de mettre un terme à la trop longue comédie de sa petite politique... Déjà le siècle qui s'annonce fait prévoir la lutte pour la souveraineté du monde — et l'irrésistible poussée vers la Grande Politique ». (*Par delà le Bien et le Mal*).

Cette totale transformation n'ira pas sans heurts, et Nietzsche laisse prévoir deux siècles de catastrophes : « Extérieurement : un âge de guerres immenses, de bouleversements, d'explosions. Intérieurement : faiblesse croissante des hommes ; les événements servant

d'excitants. Le Parisien, forme extrême de l'Européen ». (*Vol. de Puissance*).

Il faut admettre, en effet, que la décadence européenne se poursuit et doit se poursuivre fatalement. Déjà le nivellement et la banalisation, par la voie de la démocratie, — où tous jugent de tout — du parlementarisme, — où vingt médiocres s'efforcent de remplacer le Chef absent, — du journalisme enfin, qui croit tout comprendre, — sont en voie d'accomplissement. Plus que tous autres, les Européens s'égalisent dans le médiocre, habiles dans leur spécialité, mais dangereusement partiels et mutilés, chacun selon les ressources propres de sa race. Quant aux gouvernants, plus qu'ailleurs aussi, ils ont prouvé leur incapacité, menant, ou croyant mener, la mesquine politique de l'intérêt, de la peur, de la mauvaise foi, en fait serviles démagogues, soumis aux remous populaires ; l'« hypocrisie morale des gouvernants », de ces « moutons conducteurs » pour mieux dire, se trahit lorsqu'ils affirment représenter les ordres divins, ou la volonté collective abrités derrière des notions usées et des valeurs surannées, ils prouvent chaque jour leur incapacité à innover, à créer. Ils ont « inventé » l'Etat, « nouvelle idole », chargé de faire tout ce que chacun n'ose faire, dispensateur du « bonheur » pour tous, et Providence des « superflus », de tous ceux qui s'ingénient à vivre aux crochets des autres ; et sur cet Etat reposent les haines nationales, d'où sortent des guerres sans signification et sans grandeur. Or tout, intellectuellement et matériellement, va en Europe vers la fusion ; l'Europe « se veut unie » ; Goethe et Napoléon lui ont montré la voie. La lente apparition d'une espèce d'hommes « surnationale », définitivement asservie, prépare l'Europe à être la terre d'éclosion des premiers Hommes supérieurs prenant le pouvoir. Mieux

que partout, ils y disposeront d'un troupeau intelligent, essentiel à leurs desseins ; ils triompheront, pourvu qu'ils usent de la ruse, de la violence et de la guerre, au spirituel comme au matériel, et consentent à jouer souverainement leur rôle, sans épargner les hommes ; car il faut « faire comme la nature : être capable de sacrifier des êtres innombrables, afin de tirer un parti quelconque de l'humanité ».

L'élite surhumaine pourra faire que cessent les ruineux différends nationaux, et que s'accomplisse le vieux rêve de Napoléon, « qui voulait, comme on sait, l'Europe unie pour qu'elle fût la maîtresse du monde ». (*Le Gai Savoir*). Car l'Europe est promise, par son passé même, et par la diversité des ressources qu'offrent ses peuples, à la tâche historique d'accomplir la première société nietzschéenne, et d'imposer ensuite la même structure au reste de l'humanité. Tâche colossale, dont la réalisation suppose la parfaite obéissance de la masse des esclaves, rigoureusement soumise à sa propre morale du Bien et du Mal, et le secret dans la politique des Maîtres, qui, comme tous les créateurs, se refusent à être des hommes de la place publique. Elle n'aboutira pas à concilier, sans en rien sacrifier, les vertus et les particularités des nations actuelles, mais à fondre dans la même synthèse, uniformément, tous les constituants de l'Europe au creuset d'une lutte commune, à faire en particulier apparaître « ces hommes rares et difficiles... qui savent aimer le Midi dans le Nord, le Nord dans le Midi », ces « Méditerranéens-nés », que Nietzsche nomme les « bons Européens ».

L'Homme, peu à peu rassemblé dans ses incarnations fragmentaires, « refondu » par l'épreuve et la vie héroïque, et arraché à ses formes abâtardies de la collectivité moderne, retrouvera ainsi l'appel de la Vie,

et rendra possibles ces précieuses efflorescences supérieures qui, seules, peuvent donner un sens au passé. Ainsi s'incarnera dans les faits et dans les actes « la vie ascendante », la Volonté de puissance comme principe de vie », cette vie qui est « essentiellement appropriation, agression, assujettissement de ce qui est étranger et plus faible, oppression, dureté, imposition de ses propres forces, incorporation et tout au moins exploitation ». (*Vol. de Puissance.*)

*
**

Il ne peut s'agir de discuter ici cette vision du futur ; se peut-elle même discuter ? Mais les thèmes nietzschéens ont été utilisés, comme prétextes, ou comme arguments, et de la manière la plus agressive par le totalitarisme hitlérien. Quelque mauvaise foi que l'on puisse à bon droit supposer chez les suppôts de l'hitlérisme, le fait que Nietzsche ait pu, à un tel point et avec une telle facilité, s'incorporer à l'idéologie et à la mythologie de ce régime, ne laisse pas d'être inquiétant.

Si l'on s'extasie sur le caractère prophétique des vues de Nietzsche, sur la lucidité étonnante de ses prévisions, il n'est pas mauvais de songer que peut-être la coïncidence n'est due en partie qu'à la volonté frénétique chez quelques-uns de réaliser le programme tracé, appelés qu'ils se sont cru à l'accomplissement de cette sanglante et grandiose tâche historique.

Les visions de Nietzsche, ambiguës, contradictoires, obscurcies à plaisir, volontairement, par lui-même, ont été écrites pour le petit nombre ; il confie dans une lettre : « Ce n'est qu'avec des personnes d'élite que je peux discuter des problèmes d'ordre moral. Auprès des autres, je lis dans leurs visages qu'ils me comprennent mal, et que ce n'est que la bête en eux qui se

réjouit de pouvoir se débarrasser d'une chaîne ». Comment, dès lors, être assez immensément naïf pour provoquer la bête, pour livrer à la foule anonyme un explosif dangereux, sans voir que ceux qui en feraient leur profit, de préférence, seraient ceux-là même qu'il méprisait, et qui seraient désireux de légaliser et de justifier les instincts les plus dégradants et les pires crimes contre l'humanité ? Et pourquoi rien, dans la confusion et le « flou » perpétuel de ses vues, n'est-il fait pour interdire semblable exploitation ?

Toute sa politique constructive demeure dans l'équivoque. L'indécision même qui subsiste quant à la genèse réelle de l'Homme supérieur laisse à chacun la liberté de croire que lui aussi est élu, et appelé à des destinées incomparables à celles du commun ; ce qui demeure sans inconvénient chez la plupart d'entre nous, mais qui ne manque pas d'être une provocation à tous les aventuriers en mal de domination, à tous les déclassés, à tous ceux que tourmente agressivement un sentiment d'infériorité mal rentré. Pour quelques hommes sincères qui ont compris, dans le silence de leur cœur, que le programme nietzschéen voulait tout d'abord une refonte et une reprise de soi, combien d'autres ne se sont-ils pas sentis encouragés par une légalisation de la vie « hors la loi » ? De là vient sans doute la facilité avec laquelle s'est produite la dégradation démagogique des valeurs nietzschéennes.

Le morcellement même de ces aphorismes s'y prêtait, qui permet à chacun pour peu qu'il le veuille, de les traiter en vérités isolables ; l'inconséquence et agressive outrance, aussi, avec laquelle leur auteur a cru devoir les présenter. Il est permis également de penser que si Nietzsche avait moins fidèlement reflété, sous des apparences de prophétie, les tendances de son époque, ou du moins d'une partie de son époque : im-

périalisme à outrance, culte de la force brutale comme panacée politique, agenouillement de l'homme devant la puissance sous toutes ses formes, surtout les plus sommaires, il eût trouvé moins d'écho. Prises à la lettre, transformées en principes politiques immédiats, ses affirmations sont devenues la règle pratique d'exactions et d'ignominies innombrables. L'absolue nécessité, pour que se forme et se conserve la surhumanité, de procéder à une sélection sévère et inquisitrice, et de l'aviver par un constant climat d'hostilité ou de haine, trouve son prolongement dans le mythe nazi de la race, le fameux « mythe du XXème siècle », et dans les sinistres applications qu'il a reçues. L'idée que l'homme supérieur crée la valeur à mesure des besoins, que ses décisions doivent demeurer impénétrables à ceux qui n'ont pas vue comme lui sur l'avenir lointain de l'humanité, permet de « justifier » tous les moyens, érige le crime en procédé normal de gouvernement, transforme la justice entre les hommes en une tragique mascarade, et fait une vertu de la cruauté joyeuse, spontanée, et gratuite. Enfin était-il besoin de recommander la prodigalité de la Nature, qui sacrifie d'innombrables êtres à ses fins mystérieuses ? On sait trop à quelles sanglantes hécatombes l'humanité s'est ainsi trouvée menée. Sans doute aurait-elle pu s'y trouver conduite d'elle-même, sans l'apport des thèmes nietzschéens, et en vertu d'une obscure fatalité interne ; mais comment nier que ces mêmes thèmes aient beaucoup facilité leur tâche aux démagogues et aux assassins ? A la racine de cette influence, le mal vient peut-être de la glorification que Nietzsche a faite de la douleur, régénératrice et exaltante ; alors que rien ne peut excuser ni expier tout l'infini de souffrances humaines gratuites, stériles, absurdes, dont l'impérialisme allemand s'est rendu responsable.

Si d'autre part c'est en Allemagne précisément que le monstre a pris naissance, Nietzsche n'y est-il pas pour quelque chose ? Certes, on cite volontiers ses acerbes critiques, ses dures moqueries envers ses compatriotes, dont il se dit « détaché ». Fallait-il pourtant solliciter beaucoup les textes pour comprendre que la mission d'unifier et de régénérer l'Europe devait revenir à l'Allemagne ? Nietzsche a montré, à maintes reprises, le rôle traditionnel d'interprète, d'intermédiaire des peuples, que joue l'Allemagne ; et s'il lui reproche de ne s'être pas aussi bien « civilisée » que ses voisins, n'est-ce pas dire du même coup qu'elle est moins dégénérée et décadente qu'eux-mêmes ? Classant les peuples européens en peuples mâles et peuples femelles, il range parmi les premiers, qui ont « la mission de féconder et d'être la cause de vies nouvelles », le peuple allemand. Quand au génie allemand, tout en reconnaissant sa présente incertitude, il lui fait pleine confiance. « Lorsque l'Allemand est placé dans la condition où il est capable de grandes choses, il s'élève chaque fois au-dessus de la morale »... « L'essence du germanisme n'existe pas encore, elle est en devenir ; elle naîtra un jour, afin de se montrer avant tout claire et honnête à ses propres yeux ». Eût-il si bien châtié, s'il n'avait continué d'aimer sa patrie, et de croire en elle ?

Ces remarques se peuvent généraliser. La doctrine nietzschéenne, en préconisant le retour au fonds instinctif et primitif de l'humanité, libère indistinctement toutes les énergies obscures en nous, celles en particulier contre lesquelles l'homme a lutté durant des millénaires, et qu'il a laborieusement et tant bien que mal enchaînées, édifiant sur elles, et contre elles au besoin, sa « civilisation » ; si pauvre et insuffisante que soit cette dernière, ou à cause de cette pauvreté, il y aura

toujours danger à déchaîner les « fauves ». Un romantisme de l'irrationnel, de l'obscur, du tellurique n'est pas source de profusion, mais de confusion. On objectera que le doute destructeur de Nietzsche est de nature méthodologique, qu'il étend aux valeurs morales la mise en question que Descartes avait fait porter sur la seule connaissance ; cette interprétation ne peut être exclue ; mais dans ce cas il a manqué à Nietzsche le redressement du « Cogito » ; faute de retrouver la terre ferme, il a fui dans la mystique et dans l'extase. Comment pourrait-on, sans s'offrir aux plus graves périls, fonder la politique sur une mystique que rien ne vient freiner ou organiser ? L'art de conduire les hommes ne peut ni ne doit reposer sur la glorification de l'instinct pur ; une telle confiance faite à la nature la plus naturelle serait excès de candeur ; l'art politique est d'enchaîner et de canaliser les passions, de jouer des instincts à des fins rationnelles, ou aussi rationnelles que possible — non d'asservir l'humanité entière aux souverains décrets d'une poignée d'hommes semi-divinisés, Une politique de grande envergure est souhaitable ; elle doit être conçue hors de l'aveuglement, avec la conscience lucide de la nature concrète du social. Ce qui en définitive fait surtout défaut à Nietzsche, c'est la conception même du social comme tel, avec son organisation, sa structure, ses cadres, comme milieu réel de la vie humaine, aussi réel que le cosmos.

Peut-être n'est-il pas de politique véritable sans une mystique qui la sous-tende et la soutienne ; mais toute mystique n'est pas acceptable : si rien ne la limite et ne l'encadre, si rien ne vient la pénétrer peu à peu de rationalité et de mesure, si elle ne respecte en rien la dignité de l'homme, si, en d'autres termes, elle est une sorte de mystique de la négation et du

refus, elle ne peut engendrer que catastrophes, désordres violents, et régression de l'espèce humaine; elle livre l'homme à l'aventurier, à qui ose et affirme plus impudemment que tout autre.

On peut se demander si au cours de sa curieuse exploration morale, Nietzsche, indigné à juste titre des faiblesses flagrantes du « moderne », ne s'est pas laissé aller à projeter dans sa Cité future, et dans la Sur-humanité souveraine, tout ce dont lui-même a manqué, ou cru manquer : santé, force, générosité vitale, absence de scrupules et de « simplicité » ; tout ce, aussi, dont sa propre patrie manquait, ou croyait manquer. Faut-il s'étonner qu'il ait trouvé auprès de son peuple un écho privilégié, et qu'il y ait eu entre eux quelque complicité ?

CHARLES LEBECQUE



GEORGES BERNANOS *

EN MARGE DU TROISIÈME ANNIVERSAIRE DE SA MORT (1948)

Depuis « *Sous le Soleil de Satan* » — son premier roman — et, quelque temps après, « *L'Imposture* » et « *La Joie* », Bernanos, dans toute son œuvre, est sans cesse revenu aux mêmes thèmes — ce qui lui a valu d'être appelé par François Mauriac : « le seul romancier de la sainteté ».

Le thème de l'enfance, symbolisée, semble-t-il, par le personnage de Mouchette, si candide et ferme en face de ce qu'elle croit être la vérité — si violemment « autonome » dans sa révolte contre scribes et pharisiens, figés dans leur « conformisme » et trop oublieux des espérances éternelles.

Le thème de la solitude morale, si dure au cœur des « Enfants de Dieu », comme les appelle l'auteur,

(1) L'on sait que Bernanos ne fut pas seulement romancier, et que dans plusieurs écrits — paroles de feu jetées à l'envahisseur de la France ou aux Français eux-mêmes — il chercha à sauver du désastre l'être temporel l'âme de sa patrie.

— Après avoir prophétisé dans ses « *Grands cimetières sous la lune* » (1936) la défaite des fantassins français sous les « blindés » allemands, il annonçait déjà ce que serait l'attitude démissionnaire d'une certaine partie des prétendues élites bourgeoises de son pays. Et en face de ce qui lui semblait une trahison, il prédisait le soulèvement des « hommes des bourgs et des faubourgs », fût-ce même sans armes et dans une lutte sans espoir.

Et cette lucidité qu'il tenait des exigences de son cœur plus encore que d'une clairvoyance intellectuelle, nous la retrouvons dans « *Scandale de la vérité* », « *Nous autres*

et toute hérissée des nombreuses tentations que connaissent les prêtres de ses romans, aux prises avec le monde et trop enclins à certains accommodements.

Le thème de la paroisse morte, qui a failli dans son œuvre de salut, et que seul peut sauver, sous la conduite d'un saint, le réveil des valeurs spirituelles — « nouvelle étoile du Berger », guidant de nuit les voyageurs.

*
**

Il faut féliciter la Guilde du Livre (Lausanne) d'avoir réédité le « *Journal d'un curé de campagne* », le meilleur roman de Bernanos, et peut-être l'un des chefs-d'œuvre de notre temps.

A l'opposé de l'imagerie saint-sulpicienne, le personnage du prêtre, créé par l'auteur, nous apparaît à la fois comme l'être le plus noble et le plus misérable qui soit — oscillant constamment entre les responsabilités de sa vocation et ses indécisions. « Un homme », lisons-nous, « qui a accepté la présence du divin dans sa propre vie, mais ne cesse d'en trembler ». Et qui est-il pour la plupart de ses paroissiens,

Français », suivis de « *Lettres aux Anglais* » (1941) et « *Ecrits de combat* » (1942), où sont envisagées par l'auteur de nouvelles raisons d'espérer en un avenir meilleur.

« Ah ! Français, il apparaît de plus en plus que le monde ne sera pas libre sans vous », écrivait Bernanos, dans ses articles du « *Chemin de la Croix-des-Ames* » (1940-1945) « et je voudrais que vous m'entendiez du fond de votre extrême misère : les hommes libres, le petit nombre d'hommes libres qui restent dans le monde, espèrent en vous ». Puis, comme s'il se reprenait : « Je jure que je me sens assez Français pour retrouver en moi-même le principe des erreurs et des fautes dont notre pays a failli périr ».

Et combien d'autres aveux, d'autres cris de colère — de révolte — venus de sa souffrance, et d'appels pathétiques à une renaissance spirituelle — témoignages d'une foi inébranlable en la perfectibilité humaine !

sinon un extravagant — sorte de poète exalté — mi-plaisant, mi-lugubre. Et combien d'entre eux, feignant de l'estimer, ne l'acceptent que pour lui imposer une tradition, un langage, un ordre qui leur conviennent ! « Ce n'est pas assez de son propre salut ; il lui faut sauver ceux qu'on lui a confiés ». Mais à qui recourir pour se justifier, dans son apostolat ? A des camarades de séminaire dont il a pu juger l'âme médiocre ? A son évêque qui le connaît à peine et ne peut que lui répéter : pas d'excès, pas d'histoires ? A Dieu ? Quelle présomption — celle de tous les hérétiques !

Et Bernanos de le charger encore, en dénonçant ses infirmités dans le « *Journal* » : l'alcoolisme de ses ascendants, sa continence forcée, certains éléments troubles expliquant l'influence séduisante d'un prêtre (c'est le sens profond d'« *Un Crime* », du même auteur). Bien plus, il l'en rend conscient et le mène jusqu'au désespoir — jusqu'au bord seulement, car la perte de l'espérance ou du moins la résignation à cette perte, c'est le péché irrémissible.

Que dis-je ? Chez Bernanos comme chez Dostoïewsky, par le jeu des concomitances — d'ordre psycho-physique — tout ce qu'on croit perdu se trouve être sauvé. Ce corps débile et fiévreux, cette gaucherie de manières, cette faiblesse de caractère, cette naïveté d'enfant, sans eux peut-être ce prêtre ne fût pas allé si loin dans la charité, l'humilité, l'abnégation. Et « tout est grâce », dit en mourant le héros du « *Journal* ».

*
**

Dans « *Monsieur Ouine* » (1) — sorte de conte fantastique à résonance philosophique — publié, sauf erreur, en 1944, l'on retrouve ce même lyrisme violent,

(1) Ed. Plon.

âpre, contenu, qui caractérise l'œuvre romanesque de Bernanos — ce même fond de couleur sombre troué d'échappées lumineuses, ce même romantisme tragique, tenant plus souvent de la prophétie et de la satire que de la fiction pure. Et, comme si le drame de la foi au surnaturel devait se mêler à la comédie humaine de chaque jour, et non seulement à la vocation religieuse, l'auteur nous dépeint, dans son dernier livre, la vie collective d'un village ravagé par l'Esprit malin; en une forme plus clarifiée — moins contractée — tout en restant parfois obscure, dans certaines scènes, quel soin n'a-t-il pas mis à susciter l'ambiance de la peur et de la malédiction, abattues sur un humble bourg de campagne. Assassinat mystérieux d'un garçon de ferme dans un château délabré. Suicide en commun de deux amants qui préfèrent la mort à la suspicion dont on les entoure. Et combien d'autres personnages se croient coupables ou victimes, les uns soupesant leur part de responsabilité, les autres doutant de leur résistance à la tentation et au péché ! Une femme, devenue folle, erre sur les routes trempées de pluie pendant que se cache dans une grange le maire de Fenouille, hanté par le démon de ses obsessions sexuelles. Et tous ces êtres traqués et pantelants, y compris le curé que ses supérieurs désavouent, se débattent dans un monde sinistre qui correspond à l'égarement de leur conscience tourmentée.

De cette fresque de cauchemar, traitée comme à l'estompe, se détache le dessin plus net des deux figures centrales : celles d'un adolescent — Philippe — et d'un certain Mr. Ouine, qui lui sert de mentor — sorte de « faux maître », tenant de l'intelligence seule tout son pouvoir de séduction.

Le jeune homme, âgé de quinze ans, s'est éveillé « *spontanément* » à la vie spirituelle (ainsi le veut

Bernanos !) mais le vertige de sa liberté l'amène à vite accepter « un risque sans grandeur dont l'absurdité l'enivre ». C'est alors qu'il s'attache à Mr. Ouine, sur lequel pèsent les plus graves soupçons, dans l'affaire du récent crime, à la ferme. Et s'établit ainsi, très habilement, sous la plume de l'auteur, une sorte de contrepoint entre le déroulement de l'enquête et l'emprise de ce Ouine sur l'esprit de Philippe — véritable entreprise de dissolution morale, comme l'a bien vu certain critique (1), puisqu' « à force d'ignorer l'âme », écrit-il, « l'intelligence tarit, chez le sujet lui-même, toute existence individuelle ». Or, ce Mr. Ouine, qui rappelle Mr. Teste (2) ou le personnage de Couture, chez Mauriac, (3) vit intégralement le drame de l'Intelligence détachée, et sous prétexte d'aider à l'épanouissement d'un être, il entraîne peu à peu celui-ci vers la dépréciation de soi-même. Tel est le sens de la partie philosophique de ce curieux roman dont le rythme entrecoupé crée à dessein un univers cahotique.

*
* *

En ce qui concerne l'ensemble de son œuvre, avec quelle constance — quelle insistance — Bernanos nous montre tous les risques qu'encourent ses personnages — particulièrement ses prêtres — en essayant de se soumettre aux exigences de la sainteté. Et, dans leur lutte héroïque, presque surhumaine, aucun d'entre eux — notons-le — n'exprime ni colère ni amertume, en face de la destinée terrestre. Au contraire, dans cette nuit noire du mal et du péché qu'affronte Bernanos, on ne cesse d'entendre, mêlé à tant d'appels

(1) M. Edgard Forti.

(2) ...créé par Valéry. « *Soirée avec Mr. Teste* ».

(3) « *Asmodée* ».

diaboliques, comme un cantique d'espérance que fredonnerait un enfant à la voix pure.

*
**

Du créateur de l'humble Mouchette (1) — qu'on me permette cette digression — je revois le beau regard bleu, si limpide, et aussi son noble port de tête qu'il redressait légèrement en arrière, comme pour voir plus loin et plus haut. Et je me souviens encore du grand bouquet de fleurs des champs qu'il rapportait d'une de ses tournées, à motocyclette, dans certains villages de la Provence.

« C'est là », me dit-il, « que Dieu m'a révélé de dures vérités ». Et je pensais alors à Ramuz qui se plaisait aux mêmes rencontres, dans les hameaux du Valais, s'attablant comme Bernanos dans les auberges pour y nouer avec les humbles de la terre ce qu'il appelait « ses contacts spirituels ». A de telles fréquentations devaient s'exalter, j'imagine, chez l'un et l'autre, ce singulier pouvoir qu'ils possédaient tous deux de créer et d'animer des figures, cette même faculté de transposition mythique ou métaphysique de la réalité que leur dictait le même besoin de dépassement, de salut et de grandeur.

*
**

Dans « *Les Enfants humiliés* » (2), pages de journal (1939-1940) — livre posthume, au titre assez ambigu, donné par les éditeurs — Georges Bernanos s'interroge sur le sens de son propre message : « Depuis longtemps », écrit-il, « le mot « banal » ne me fait plus peur » « Un four banal, dans un village,

(1) « *Histoires de Mouchette* ». « *Nouvelle histoire de Mouchette* ».

(2) Ed. Gallimard.

c'est le four de tout le monde ». « Je voudrais espérer que mon œuvre fût ce four-là où chacun vient cuire librement son pain ». Jamais peut-être l'acte d'écrire n'aura eu rien d'aussi simple et d'aussi fraternel.

Du fond du Brésil où il s'était exilé pour un temps, et qu'il lui arrive de peindre d'une façon éblouissante, Bernanos se parlait à lui-même, en contemplant la forêt tropicale qu'il unissait à ses confidences, comme il y mêlait naguère, en France, « l'eau noire du chemin creux »... « la haie qui siffle sous l'averse ». Et songeant dans sa solitude lointaine, à ces richesses spirituelles, accessibles aux plus humbles : « J'écris comme je souffre ou comme j'espère, et si je ne suis pas forcément bon juge de mes écritures, je connais bien mon espérance et ma souffrance ; la matière en est solide et commune ; on peut se la procurer partout ».

*
* *

C'est dans « *La joie* », l'un de ses premiers livres, que Bernanos exprime le mieux, par ses personnages, cette « sublimation » morale des moindres faits et gestes de la vie quotidienne, comme s'il devinait sous l'obscur comédie de tous les jours un drame où s'engagerait l'éternité. Et il avait tellement, semble-t-il, le sens de la communauté qu'il ne croyait pas devoir afficher un individualisme excessif dans son effort de rendre à la qualité d'homme la notion, de mérite et d'honneur, dont l'ont trop dépouillée certains analystes modernes. Il était sensible à l'hérédité, à la filiation, qu'il décelait, chez l'homme, jusque dans les pires dépravations (« *Un crime* », « *Mr. Ouine* », « *Histoires de Mouchette* »). Cependant, les basses conditions où notre espèce trouve sa durée ne l'arrêtaient guère, lui

qui eût voulu vivre dans une société de héros et de saints. Que souffle l'Esprit de Dieu, croyait-il, sur une âme en détresse ou, comme au moyen âge, sur les membres les plus dévoyés d'une famille, d'une collectivité, et voilà qu'au désespoir de l'un ou de tous succède un chant d'allégresse.

*
**

Enfin, dans les « *Dialogues des Carmélites* », (1) écrits pendant l'hiver de 1947-48, et publiés après sa mort, Bernanos nous fait participer au drame de la peur et de son rachat — « En un sens, voyez-vous », écrivait-il déjà dans « *La Joie* », « la peur est tout de même la fille de Dieu, rachetée la nuit du Vendredi-Saint ». « Elle n'est pas belle à voir — ô non ! — tantôt raillée, tantôt maudite, et renoncée par tous » « Pourtant, ne vous y trompez pas : elle intercède pour l'homme et se trouve au chevet de chaque agonie ».

C'est d'après un scénario du R.P. Bruckberger, illustrant une nouvelle de Gertrude Leford (2), que Bernanos composa ses dialogues entre personnages d'un autre temps, mais par la voix desquels il se révèle lui-même, dans ses préoccupations essentielles. « Qu'est-ce qu'on me reproche ? », s'écrie Blanche de La Force, qui ne peut dormir, la nuit, dans les ténèbres, au Carmel de Compiègne où elle s'est réfugiée. « Qu'est-ce que je fais de mal ? Je suis née dans la peur (3), j'y ai vécu, j'y vis encore ; tout le monde

(1) Editions du Seuil. Paris

(2) « *La dernière à l'échafaud* ». Ed. Desclée. Paris.

(3) Lors du mariage du futur Louis XVI et de Marie-Antoinette, un incendie se déclara dans la réserve des feux d'artifice. Panique générale; on cherche à fuir, on se bat, on s'écrase. Une voiture est là, dont les chevaux s'affolent;

Cependant, sous la Terreur (1), les Carmélites de Compiègne, condamnées à l'échafaud, se préparent au martyre, en chantant dans leur prison le « Veni Creator » et le « Salve Regina ». Et le chant devient moins dense à mesure que tombent les têtes. « Plus que deux voix », écrit l'auteur. « Plus qu'une ». « Puis, partant d'un autre coin de la grande place, une nouvelle voix s'élève, plus nette, plus résolue encore que les autres, avec pourtant quelque chose d'enfantin ». Et l'on voit s'avancer vers l'échafaud, parmi la foule qui s'écarte, interdite, la jeune Blanche de La Force — celle que son père appelait « le petit lièvre », « vraie fille de la peur », disaient ses compagnes, mais cette fois, enfin, délivrée de tout effroi.

Pour mieux orchestrer ses « *Dialogues* », Bernanos développe certaines figures, ébauchées seulement dans la nouvelle de Mme Lefort, ou prête au simple nom d'une novice — la petite sœur Constance — l'un

le marquis de La Force s'y précipite. « Madame », hurle un homme qui tient dans ses bras un enfant ensanglanté, « il ne se passera pas longtemps, je vous le dis, que les gens de votre espèce ne meurent et que nous ne soyons installés dans vos carrosses ». Pâle de frayeur, les vêtements en lambeaux, la marquise revient à pied jusqu'à son palais où elle accouche avant terme et meurt.

.....

Autour de l'enfant, c'est en vain que le père et une gouvernante s'ingénient à composer un monde aimable et gai. « Blanche de La Force porte la peur dans son sang; elle a peur de tout; elle a peur de sa peur », écrit Gertrude Lefort, « et pour la fuir, elle entre au Carmel de Compiègne ».

méprise la peur, il est donc juste que je vive aussi dans le mépris ». Et commence pour elle une lutte sourde entre sa nature craintive et son désir de sainteté.

(1) Il est de vérité historique que, le 17 Juillet 1794 furent guillotiné seize Carmélites, à Compiègne.

des visages les plus gracieux et les mieux venus de son œuvre. Il dépouille, par contre, l'héroïne principale — seul personnage fictif (non historique) — de certains caractères accidentels, comme s'il voulait, en épurant ses traits, l'élever de l'anecdote à la hauteur du drame spirituel. C'est ainsi que Blanche, toujours lucide, n'est faiblesse et victime de sa peur qu'au regard d'une volonté de courage, et elle implique cette volonté. Bien plus, quand elle s'est enfuie du couvent, trahissant ses vœux et se refusant au martyre, combien d'épisodes, parfois monstrueux, de la nouvelle ont été supprimés qui eussent convenu peut-être au film. Celui de la cour d'une prison, par exemple, où l'on voit Blanche de La Force devant la cadavre de son père guillotiné. « Communie, citoyenne ! » lui crie un homme, en lui tendant un gobelet, rempli de sang. Il la force à boire ; on la porte en triomphe. Et, dès lors, les dames de la halle, leurs époux et leurs galants, lui tiennent compagnie et l'entraînent dans leurs cortèges, derrière les charrettes des condamnés.

Il n'est pas jusqu'au drame lui-même, avec son dénouement, qui n'ait été transfiguré, dans les « *Dialogues* », par la grandeur du sacrifice — celui de la mère prieure, non liée par le vœu de martyre, mais offrant sa vie pour le salut de Blanche. Et par ce rachat sublime, toute l'angoisse, toute l'épouvante, qui eussent accompagné la mort de la jeune fille sur l'échafaud, la prieure Croissy les assume et les éprouve à sa place.

L'on sait combien le dogme ou plutôt la vertu de charité dont relèvent de telles correspondances, si émouvantes, tenait au cœur de Bernanos, lui inspirant les meilleures pages, à la fois brûlantes, douloureuses et puissantes, de son œuvre.

JEAN DUPERTUIS

LE SULTAN BAIBARS

8. — LE CALIFAT

Après la destruction de Bagdad, l'Islam était resté sans califat pendant environ trois années et demie. Or l'Emir 'Ala Eddin Aidikin Bundukdar, gouverneur de Damas, porta à la connaissance du sultan, l'arrivée dans la capitale de la Syrie, de l'Emir Abul Kassem Ahmed, dit Alasmar, — le brun, — oncle du dernier calife Almusta'cim, et frère d'Almustancir. Détenu par son neveu, il avait échappé au massacre des Abbassides, puis réussi à fuir. L'Abbasside demandait à connaître les intentions du sultan.

Baibars qui avait eu l'occasion de rencontrer l'Emir Ahmed à Bagdad et de s'entretenir avec lui au sujet du califat, le fit venir au Caire, et il alla à sa rencontre jusqu'à la banlieue de Matarieh. L'Abbasside fut reçu en grande pompe et logé, ainsi que sa suite, dans une aile de la citadelle.

Le sultan convoqua un conseil de cadis, d'ulémas, d'Emir et de ministres pour vérifier la généalogie de l'Abbasside ; et une fois cette formalité remplie, car ce n'était qu'une formalité indispensable pour qu'il fût nommé Calife, il le proclama Prince des Croyants sous le nom d'Almustancir et fit dire la khutba à son nom. Dès lors, le Caire devint le siège du califat, mais les califes, et plus particulièrement celui-ci, n'eurent plus qu'un caractère religieux. Ce calife mulâtre, né d'un Abbasside et d'une Abyssine,

était sans consistance et sans autorité, et il n'existait que par la volonté du sultan, que par le prestige que voulait bien lui reconnaître Baibars. Une fois proclamé calife, Abul Kassem Ahmed Almustancir confirma Baibars dans le sultanat, et remit en ses mains les pays musulmans, présents et futurs qui seraient conquis sur les infidèles.

Pour cette cérémonie d'investiture, une grande tente fut dressée dans un jardin hors de la ville du Caire. Le sultan y fit son entrée, entouré des Emirs et des dignitaires, des cadis et des ulémas, ainsi que de sa garde de Mameluks. Le calife lui remit en personne les ornements d'usage consistant en un turban noir serti d'or, un bracelet de pied en or, (1) des épées incrustées de pierreries, ainsi qu'une juvénelle. Le sultan choisit une des épées pour la ceindre en cours de cérémonie.

Dans son discours constituant l'acte de nomination, le calife, après avoir « exalté les hauts faits du sultan qui font pâlir les envieux », lui dit : « Dieu vous a doué d'autant de clairvoyance que de perspicacité, écartant pour vous le voile de l'Invisible, et il vous a mis sur le sentier de la vertu et de la vérité. » (2)

C'est Fakhr Eddin Lopman, secrétaire du Diwan, qui monta à la tribune pour donner lecture de l'acte de nomination :

« Le Prince des Croyants loue ton zèle et rend hommage à ta vertu, car sans toi, le désastre eût été complet, irréparable. Il te fait maître de l'Égypte, des provinces de Syrie, du Diarbékir, de l'Euphrate,

(1) L'usage des periscelides en Orient remonte à une haute antiquité. C'était d'abord un ornement féminin.

(2) Quatremère. — Alsyuti.

du Hedjaz et du Yémen, ainsi que de tous autres territoires à conquérir. Le Prince des Croyants qui connaît l'amour du sultan Alzaher pour la justice, attend de lui qu'il mette partout fin à l'iniquité. Dieu t'a comblé de ses bienfaits, il t'a doué d'autant de perspicacité que de clairvoyance, écartant pour toi le voile de l'Invisible, et t'ouvrant les voies du bien et de la vérité. » (1).

A l'issue de la cérémonie, le sultan, entouré des Emirs et des dignitaires, comme de son escorte de Mameluks, traversa la ville à cheval. A cette occasion, le Caire avait revêtu ses plus belles parures et ses plus beaux ornements ; des tapis et des soieries couvraient même les rues. Tout le long du parcours, le sultan était ovationné par le peuple dans un enthousiasme délirant.

Cependant, cet événement coïncida avec une disette frisant la famine, la crue du Nil ayant été cette année-là très au-dessous de la moyenne. Et les Egyptiens de regarder de mauvais œil la venue chez eux de ce calife mulâtre, échappé des ruines fumantes de la somptueuse Bagdad. Mais la destruction de Bagdad et la chute des Abbassides n'avaient-elles pas été précédées de calamités et annoncées par des signes du ciel ? Loin de se laisser influencer par de telles superstitions, Baibars fit preuve de fermeté et d'énergie, et il s'employa à atténuer l'acuité de la crise par des mesures adéquates, en faisant largement approvisionner l'Egypte par la Syrie.

Peu de temps après, le calife demanda au sultan de lever pour lui une armée, afin qu'il pût reprendre Bagdad aux Mongols. Baibars accéda à son désir et lui confia une armée nombreuse et fort bien équipée, en

(1) Alsyuti, Tome II.

même temps qu'il lui remettait un million de dinars pour pourvoir à son entretien. Il l'accompagna même jusqu'à Damas où les Maliks de Homs et de Hama vinrent lui offrir des présents et recevoir leur acte de nomination ; et après avoir fait la prière du vendredi avec le calife, Baibars retourna en Egypte.

Entouré de Maliks et d'Emirs qui croyaient déjà en la résurrection du califat, l'Abbasside marcha à la rencontre des Mongols ; mais après un premier succès facile, il fut littéralement écrasé et son armée mise en déroute. Il aurait même succombé dans cette bataille. Califat éphémère d'à peine six mois et de caractère purement religieux.

Un petit neveu du calife Almustarched, l'Emir Abul 'Abbas Ahmed, qui avait pris part à cette bataille mais qui avait pu fuir à temps et échapper au massacre, fut appelé en Egypte où Baibars le fit proclamer calife sous le nom d'Alhakem. (novembre 1262).

9. — Le Malik félon.

Baibars qui, avant de réintégrer l'Egypte, était toujours à cheval, allant d'un Malik à l'autre demander refuge pour lui et ses Bahrides, avait, en dernier lieu, échoué chez l'Emir de Transjordanie, Almughith, à qui il avait dû confier sa femme. Celle que Shagar Eldorr lui avait choisie et qu'il avait ramenée de Bagdad. Almughith était le seigneur du fameux crac, ce château-fort qui avait résisté aux assauts des Croisés, mais que Baibars finira par réduire, comme il réduira plus tard le château de Monfort et le légendaire crac des chevaliers, — Qala'at Alhosn, — devant lequel avait échoué Saladin.

Baibars ne voulait cependant pas faire à ce roitelet, l'honneur de se mesurer avec lui, de sacrifier même un soldat, quand d'une chiquenaude, il pouvait

le renverser. Et le jour où Baibars emportera la forteresse, il n'aura même pas perdu une lance.

Le crime d'Almughith ? Violant toutes les lois de l'hospitalité et de l'honneur, l'Emir avait honteusement outragé la femme de Baibars. Il s'était de plus compromis avec les Mongols en essayant de les soulever contre le sultan d'Égypte. Baibars qui avait intercepté la correspondance et qu'aucune expédition ne sollicitait à ce moment-là, se rendit à Al-Arish sous le couvert d'une partie de chasse.

La mère d'Almughith vint jusqu'à Gaza pour le saluer, dans la pensée de toucher son cœur. Baibars la reçut avec beaucoup d'égards, et sans rien lui promettre, lui fit de précieux présents et la renvoya à son fils avec une escorte d'honneur. (1) Impressionnée sans doute par un tel accueil, elle dut insister auprès de son fils pour qu'il allât en personne régler ses affaires avec un sultan aussi magnanime et se faire pardonner. Almughith tergiversa, hésita longtemps. Mais par son attitude négative, empreinte de bonhomie, Baibars finit par le faire sortir de son repaire. C'était de bonne guerre. Le sultan réunit tout de suite une cour martiale et le fit passer en jugement. La Cour comprenait outre les Maliks, Emirs et chefs de troupes, le grand cadî, les délégués des Francs et les témoins à charge.

Comme il s'agissait d'une question d'honneur, Baibars avait tenu à faire siéger les Francs pour que la décision fût à l'abri de toute suspicion. Même aux yeux de l'étranger, l'Emir devait être reconnu félon. Et en donnant lecture de l'acte d'accusation, l'atabek insista sur ce point :

« Le sultan Alzaher Baibars, dit-il à cette cour

(1) Makrisi. — Ibn Shaddad.

réunie, vous adresse son salut, et il fait connaître qu'il ne s'est emparé d'Almughith que pour sa trahison et sa félonie ».

Baibars évita d'assister au procès pour ne pas influencer la cour qui, retenant les charges portées contre l'Emir, le condamna à mort. Ce n'était donc pas un assassinat et Baibars n'eut pas recours à une ruse déloyale pour s'emparer de son ennemi, comme se plaît à le dire certain auteur dont le parti-pris est flagrant.

Cependant, pour venger l'honneur de sa femme outragée, Baibars lui livra le prisonnier. Et elle lui fit subir le sort qu'on avait infligé à sa magnanime maîtresse, la reine Shagar Eldorr.

Baibars qui s'était entre temps emparé de Safitha, vint mettre le siège devant le château-fort. Accompagné des fils d'Almughith, le cadi sortit pour lui en remettre les clefs. Le sultan les traita avec égards, laissa aux enfants les richesses de leur père, et tranquillisa la population sur son sort, en faisant appel à la concorde.

« J'ai oublié, dit-il, tout le mal que vous m'avez fait. Oubliez donc les rancunes et vous n'aurez qu'à vous louer de ma bienveillance, si toutefois vous restez honnêtes ».

Ce n'est certes pas là le langage d'un monstre assoiffé de sang, mais d'un monarque paternel, plutôt porté à la mansuétude, pour peu que l'on fit à son égard preuve de loyauté.

Baibars s'annexa la Transjordanie, puis le fief de Homs dont le Malik, Alashraf Mussa, venait de mourir. Ainsi, de tous les royaumes Ayubides de Syrie, seul restait debout le fief de Hama, le sultan d'Egypte ayant regroupé sous son sceptre, en très peu de temps, presque tout l'ancien empire de Saladin, mais un empire militaire et centralisé, avec une armée permanente et homogène dont lui-même était le maître ab-

solu. Et fidèle au plan qu'il s'était tracé, il n'interrompra pas un instant la poursuite ni l'exploitation de ses victoires.

10. — Francs et Mongols.

Baibars avait un autre compte à régler, mais avec Bohémond VI, roi d'Antioche et comte de Tripoli, pour l'aide qu'il avait apportée aux Mongols. Dès le mois de novembre 1261, il fit marcher contre Antioche son lieutenant Sonqor Alrumi, appuyé des Maliks de Hama et de Homs, et son armée pénétra jusqu'au port de Séleucie où elle brûla les vaisseaux à l'ancre. Hethoum I d'Arménie appela au secours de son gendre, les Mongols qui lui étaient redevables d'avoir recueilli et comblé de soins les débris de l'armée de Kitbuga, après le désastre de Ain Jalût, de les avoir équipés et renvoyés en Perse. Hethoum alla en personne à Konia et à Edesse quérir ses alliés tartares et les conduire à Antioche. Pour n'être pas pris entre deux adversaires, Baibars dut lever le siège et s'occuper de cet autre ennemi coriace qu'était le Mongol.

A la mort de Mongka, l'empire s'était divisé en plusieurs Khanats : La Chine pour Kubilai, la Perse pour son frère Hulagu. L'Altai et la Mongolie orientale revinrent à Qaidu, petit-fils du grand Khan Okodai et ennemi juré de Kubilai ; le Turkestan à Algu, de la maison Jaghatai ; et enfin la Russie mongole ou Qipshaq à Berké qui, favorable à l'Islam, avait autant de haine que de mépris pour Hulagu.

Originaire du Qipshaq, et il devait sans doute avoir des accointances avec son pays natal, Baibars sut exploiter les sentiments de Berké et conclure avec lui et les autres Khans musulmans une alliance qui eut pour effet de neutraliser Hulagu. Berké y trouvait pour sa part un avantage, car en se rapprochant des

Mameluks, il se trouvait en mesure de tenir tête à son cousin de Perse et, à l'occasion, de se débarrasser de lui. Berké disait en effet de Hulagu :

« Il a saccagé toutes les villes des musulmans, précipité du trône les rois de l'Islam ; il a, de son propre mouvement et sans consulter les Khans, fait périr le calife. Si Allah m'accorde son aide, je lui demanderai compte de tout ce sang innocent ». (1)

Dès 1262, des ambassades furent échangées entre les deux alliés, et bientôt la guerre éclatait entre les deux cousins. Berké attira Hulagu en Qipshaq pour le surprendre sur les bords du Terek et le rejeter assez malmené sur l'Adharbaijan.

Si, du fait de cette alliance entre Berké et Baibars, Hulagu se trouvait pris dans un puissant étau, — d'un côté l'empire Mameluk allant de la Nubie à l'Euphrate, et d'un autre côté la Russie mongole et le Turkestan. — les royaumes chrétiens n'en restaient pas moins à l'aise. Or, pour les encercler, Baibars fit entrer dans la coalition, Michel Paléologue et les Gênois. Du coup, les Arméniens étaient laissés à leurs propres ressources, et Baibars se trouvait à l'abri d'une nouvelle invasion. Et ce fut là un des grands ensembles de sa politique. Le sultan pouvait à juste titre se vanter d'être le défenseur et le protecteur de l'Islam.

« L'impérialisme de caserne des Mameluks, dit M. R. Grousset, concentre tous les pouvoirs du monde musulman entre les mains de dictateurs d'une énergie exceptionnelle. En face des césars Mameluks, ces soldats de génie, connaisseurs et manieurs d'hommes, un Baibars, un Qalawûn, des Barons sans consistance et sans valeur... Le génie de Baibars avait beau jeu

(1) Rashid Eddin.

avec l'égoïsme mercantile et l'esprit de proie des colonies italiennes ».

Les royaumes Francs de Syrie étaient autant d'épines dans le flanc de l'empire que Baibars venait de fonder. Ils constituaient non seulement une menace permanente, car les Francs pouvaient à tout moment revenir, tant qu'ils trouvaient là un appui, mais aussi les éléments de troubles continuels. Il devait donc assurer sa sécurité de ce côté-là, soit en réduisant ces royaumes à l'impuissance, soit, et c'était là son but, en expulsant définitivement les Francs.

Or, un an après sa fameuse victoire de Ain Jalût, il revint en Syrie pour sonder le terrain et décider de sa ligne de conduite future. Les Ibelin engagèrent des négociations pour l'échange des prisonniers, mais aucun accord ne put être conclu. D'une part, il coûtait aux Templiers et aux Hospitaliers de perdre une main d'œuvre gratuite que leur fournissaient les prisonniers musulmans ; et d'autre part, les Ibelin réclamaient la rétrocession de Zer'in ou tout au moins une indemnité. Jusque-là, Baibars n'avait point d'intentions malveillantes ; mais droit comme une épée et intransigeant sur le point d'honneur, il exigeait le respect de la parole donnée.

Il revint, en 1263, en Syrie et établit son centre de ralliement à Mont-Thabor. Sous le couvert d'une partie de chasse où non moins de 3000 rabatteurs à cheval étaient employés, il éclairait le terrain en même temps qu'il entreprenait des démonstrations militaires pour en imposer à ses adversaires. Incapable de défendre son fief, le sire d'Arsuf, Balian d'Ibelin, le céda aux Hospitaliers. Et au mois d'avril, les délégués d'Acre vinrent au camp du sultan discuter l'échange intégral des prisonniers, et l'extension de la trêve à

tout le territoire ; Templiers et Hospitaliers restant quand même sur leurs positions. (1)

Les pourparlers furent laborieux, le sultan refusant toute concession et ne manquant pas de rappeler aux Francs ses griefs, de les souligner même :

Le sultan : « Vous avez reçu de l'Emir Ismaïl Safad et Shokeif sous la condition de le secourir contre Malik Āsaliḥ Ayub. Tous ensemble, vous vous êtes rendus auprès de votre allié et lui avez prêté le secours de vos armes. Mais l'événement trahit vos espérances, vos soldats furent tués ou faits prisonniers, et la puissance d'Ismaïl abattue. Loin de vous punir, le sultan d'Égypte vous a, lors de son passage, comblés de bienfaits. Pour reconnaître cette générosité, vous avez rejoint le roi des Francs, pour le secourir de toutes vos forces, le suivre même en Égypte. Et la mort et la captivité furent votre lot. Dans quelles circonstances avez-vous tenu votre engagement envers l'Égypte ? L'Emir Ismaïl vous avait cédé ces villes pour le défendre ; mais, moi, je n'ai nul besoin de votre secours ni de votre coopération ». (2)

Les délégués Francs, écartant ces charges relevant du passé, s'en tinrent aux faits présents, objet du conflit.

Les délégués Francs : « Nous n'avons pas violé la trêve, et nous venons solliciter du sultan de vouloir la maintenir. Nous mettrons fin à tous les sujets de plainte, à tous les conflits et nous libérerons les prisonniers.

Le sultan : « Vous auriez dû y songer avant ma sortie d'Égypte en plein hiver, et éviter à mes troupes de vivre sous la pluie et dans la boue. J'ai

(1) Gestes des Chypriotes.

(2) Makrisi.

toujours interdit que l'on touchât à vos biens, que l'on molestât vos hommes, et vous avez refusé à mes troupes les vivres et l'équipement. Vous êtes allés même jusqu'à capturer les groupes isolés de soldats. Pourtant vous aviez juré votre foi, comme nous avons juré la nôtre. Vos prisonniers, nous les avons dirigés sur Naplouse et sur Damas, alors que vous vous êtes toujours refusés à nous rendre les nôtres, vos souverains nous renvoyant de l'un à l'autre. Nous avons ainsi établi contre vous-mêmes, la preuve de votre forfaiture. Vous n'avez même pas eu pitié de vos propres prisonniers que nous avons amenés jusqu'à vos portes. Et tout cela pour ne pas perdre une main d'œuvre gratuite que vous fournissaient nos frères musulmans. Nos délégués, vous les avez conduits jusqu'à Chypre où vous les avez emprisonnés, alors que les vôtres étaient traités par nous avec magnanimité. Pourtant, il est d'usage que les ambassades soient respectées. Si le seigneur de Chypre est des vôtres, il doit respecter votre parole et la sienne. Mais quel cas fait-il de la vôtre ? Ce n'est certes pas un grand roi, ni le seigneur d'une forteresse inexpugnable, non plus le chef d'une importante armée. Serait-il donc si loin de vous, serait-il tant à l'abri, quand la plupart de ses possessions sont à Acre et sur le littoral ? Il y possède des navires, des comptoirs, des représentants. Si vous l'aviez voulu, vous auriez pu faire pression sur lui et vous éviter une telle honte. Si vous l'aviez voulu, vous l'auriez dénoncé aux monarques d'Occident et au Pape. Vous prétendez que vos affaires ont un caractère religieux et que vous ne pouvez mécontenter le Christ. Comment le Christ ne serait-il pas mécontent du seigneur de Chypre qui ne respecte rien et n'a même pas d'égards pour vous. Nous aurions pu vous arracher nos droits par la force,

mais nous vous les réclamons tout simplement ». (1)

Les choses en restèrent là et les délégués Francs s'en retournèrent. N'étant pas homme à perdre son temps en vaines paroles, Baibars déclencha la guerre en s'attaquant à la Galilée Franque, dès que les Francs eurent rompu la trêve par des razzias ou d'autres actes hostiles. Puis avec 30.000, hommes, il se retourna contre Acre, prit d'assaut le retranchement de Tell-Alfûdhûl, saccagea les plantations et tailla en pièces les Francs qui tentèrent une sortie. Il emporte ensuite la tour de Doc, — Alda'wuq, — au sud de la ville. Cependant, Acre résistait aux assauts des Mameluks, bien que menacée par le parti Gênois du côté de la mer. Acre s'avérant imprenable, Baibars se retira en Judée puis à Jérusalem.

11. — Les hostilités.

Un coup de main des Templiers et des Hospitaliers contre la petite forteresse de Ledjûn, l'ancien Megiddo, située entre Haïfa et Ginin, déclencha les hostilités. Par représailles, les Mameluks s'emparèrent de Gérard de Picquigny, châtelain de Jaffa. Hospitaliers et Templiers, appuyés cette fois par les chevaliers d'Acre, ravagèrent la région d'Ascalon. Baibars se vangea en ravageant de son côté les territoires de Césarée et d'Athlith. Les Francs d'Acre ripostèrent en saccageant la plaine d'Esdrelon jusqu'à Baisân.

Ces actes de provocation finirent par lasser la patience du sultan qui, sous le couvert d'une partie de chasse dans la région d'Arsûf, attaqua soudainement Césarée avec une puissante armée, alors qu'une division montait à l'assaut de Haïfa. Cette action convergente menée de main de maître, eut vite raison de

(1) Abul Fida, Makrisi.

ces bastions, et Baibars put se retourner contre Château pèlerin — 'Athlith — et attaquer en personne cette forteresse construite par les Templiers en 1218, qui gardait la route Haïfa-Césarée, sur l'étroite bande entre le Carmel et la mer. La ville basse succomba, mais la citadelle résista vaillamment. Il se retourna alors contre Arsûf, mais la place, bien défendue, ne résista pas moins de quarante jours. Baibars dut payer de sa personne et combattre comme un simple soldat pour stimuler le zèle des troupes.

Dans l'investissement des places, le sultan Mameluk faisait usage de balistes sur tours roulantes, d'artificiers, de sapeurs, de mineurs, de feu grégeois. Et pour la première fois dans l'histoire des guerres, il organisa des postes d'ambulance avec des médecins, des chirurgiens et tout le matériel médical alors connu. (1)

Baibars porta la nouvelle de la prise d'Arsuf à son ami Manfred, fils et successeur de Frédéric II, en Italie méridionale; à Barké, Khan du Qipshaq, ainsi qu'à Michel Paléologue, ses alliés.

Le sultan se porta ensuite contre Acre, mais il était écrit que l'honneur de sa reddition reviendrait à Qalawûn. Acre fut secouru à temps par Hugue III, régent de Chypre et de Jérusalem, qui se pressa d'aborder le 23 avril 1265, avec une puissante escadre. Mettant fin à cette campagne, Baibars regagna l'Égypte pour reposer et re-équiper son armée.

Au mois de mai de l'année suivante, une démonstration devant Acre le convainquit de l'inutilité de toute nouvelle tentative, la place ayant en effet reçu d'importants renforts de Louis IX : Eude de Nevers, Erard de Valéry, Erard de Nanteuil. Il se porta alors contre Montford, — Qal'at Qurain, — forteresse des

(1) R. Grousset.

Teutoniques, à 12 kilomètres au sud-est de Naqûra, entre Acre et Tyr. Là aussi, il se heurta à une défense solide et bien organisée. Il alla enfin mettre le siège devant Safad qui dominait la Galilée, depuis le lac Hulé et le lac Tibériade à l'est, jusqu'à la plaine d'Acre à l'ouest. Ce territoire, confié aux Templiers, ne comptait pas moins de 160 villages. Le siège fut très dur, la place résistant à tous les assauts, bien que le sultan payât de sa personne pour exciter l'ardeur des troupes. Il dut finalement promettre 300 pièces d'or aux dix premiers pionniers qui arracheraient une pierre des murs. Beaucoup d'Emirs, découragés, demandèrent la cessation de la lutte. Baibars n'était pas habitué aux revers, et il ne souffrait pas que les chefs fussent défaitistes. Il en fit arrêter quarante. Il monta lui-même à l'assaut et s'empara de la barbacane. Et pour affaiblir les Templiers, il promit l'amân aux chrétiens indigènes mis à contribution par les chevaliers. Le vent de la discorde souffla bientôt dans les rangs des assiégés, et des injures l'on en vint vite aux mains. Baibars en profita pour lancer une violente attaque contre la forteresse. La suspicion avait déjà démoralisé les défenseurs. Les Templiers furent finalement acculés à envoyer un parlementaire, un sergent syrien nommé Léon, mais le sultan exigea la reddition sans conditions.

La capitulation s'effectua le 25 juillet 1266, les Templiers furent exécutés, et le sergent Léon se convertit à l'Islamisme. Du coup, ce fut la désagrégation rapide et totale des forces chrétiennes, l'élément indigène n'étant pas traité avec équité, ni fraternité, mais tenu dans une condition d'infériorité frisant la servitude.

Baibars déclara alors la lutte sans merci, une guerre d'extermination, ou le départ des chrétiens. La

situation des Croisés s'aggrava du fait d'une scission profonde entre Hospitaliers et Gênois d'une part, et Templiers et Vénitiens d'autre part. Philippe de Montfort, seigneur de Tyr, et Jean d'Ibelin, comte de Jaffa, alarmés par cette situation tendue, en vinrent à envoyer des présents au sultan Mameluk. Mais Jean d'Ibelin ne tarda pas à trépasser, — (décembre 1266) — et les Mameluks rasèrent entre temps Toron, — « Tibnin ».

Sur ces entrefaites, Rika Khan, fils de Hulagu, voyant Baibars engagé dans ses guerres contre les Francs, essaya d'une attaque par surprise, mais il fut honteusement défait et rejeté sur ses bases.

C'est alors que Hugue III de Chypre, essayant de dégager ses amis d'un tel guépier, réunit Templiers, Hospitaliers, Teutoniques et garnison Franque d'Acre, sous le commandement de Geoffroi de Sargines, et lança une attaque contre Safad pour la reprendre aux Mameluks. Mais la tentative fut vaine, les Croisés ayant été repoussés et 500 chevaliers de l'avant-garde pris dans une embuscade. On comptait parmi les victimes Etienne de Meses, grand précepteur du Temple, et Geoffroi d'Auvergne.

Durant que Baibars attaquait Safad et Montfort, une de ses armées, concentrée à Homs, envahissait le comté de Tripoli et enlevait les trois châteaux de Zale'ât, — La Colée, — Halba et 'Arqâ, ce triangle stratégique défendant Tripoli et dont la prise faisait une brèche dans les Etats de Bohémond VI.

Plus au nord, les armées de Baibars attaquaient le royaume arménien de Cilicie : Outre son alliance avec les Mongols, Hethoum I avait établi un blocus économique contre le sultan d'Egypte, lui interdisant le bois et le fer dont il se trouvait avoir fortement besoin. Baibars le somma de faire cesser le blocus, de

renoncer aux places-frontières alépinees que lui avait cédées son allié Mongol, et de transférer son allégeance de la cour de Perse à celle du Caire. Comme il fallait s'y attendre, Hethoum, affolé, courut chercher l'aide du Mongol qui tenait garnison en Anatolie Seljukide. Durant son absence, l'armée Mameluke, sous les ordres de Mansur II, Malik de Hama et de l'Emir Qalawûn, marcha sur la Cilicie. Les fils de Hethoum, Léon et Thoros, occupèrent les défilés entre Alexandrette et Darbsâk. Les Mameluks tournèrent la position et tombèrent, près de Darbsâk, sur l'armée arménienne qui fut écrasée. Thoros fut tué et son frère Léon fait prisonnier.

Qalawûn saccagea ensuite Mamistra, Adana, Tarse et le port d'Aiâs, très important pour le commerce vénitien et génois avec l'empire mongol; alors que Mansur II s'emparait de Siss, capitale de l'Arménie.

A la suite de cette campagne menée tambour battant puisqu'elle n'a pas duré plus de 20 jours, les Mameluks regagnèrent la Syrie avec un important butin et 40.000 prisonniers.

Hethoum arrivait bientôt avec des renforts mongols et seljukides, mais c'était trop tard. Devant l'ampleur du désastre, il n'avait plus qu'à se plier aux exigences du vainqueur. Et pour faire libérer son fils, il dut céder les places-frontières : Darbsâk qui dominait le défilé d'Alexandrette; Gabân, et enfin Behesni qui commandait les pistes entre Siss et Samosate, soit entre la Cilicie et la Perse.

Pendant ce temps, Abaga épousait la despine Marie, fille de Michel Paléologue, et la princesse fut conduite à la cour d'Adharbajjan par le patriarche titulaire d'Antioche, Euthyme, *persona grata* auprès des Mongols.

Pour sa part, Hethoum, renonçant à satan, à ses pompes et à ses œuvres, abdiquait en faveur de son fils Léon, — Léon III, — se retirait dans le cloître de Trazargh, à l'ouest de Siss, et prenait l'habit de moine sous le nom de Marcarius.

12. — Suite du précédent.

Comme tout César conscient de sa valeur et de ses responsabilités, Baibars se devait de consolider son empire en le débarrassant des ennemis, trop nombreux, qui l'environnaient. Francs, Mongols et Kurdes pouvaient en effet surgir à tout moment et surprendre ses flancs. Il les harcelait donc par des attaques incessantes et soudaines, et quand il ne pouvait les réduire du premier coup, il les leurrait par des répit de courte durée.

Acre s'avérait comme étant le morceau coriace. Il tenta de s'en emparer par un stratagème. Alors que ses soldats s'en approchaient avec des bannières du Temple et de l'Hospital et parvenaient jusqu'aux remparts, les Gênois attaquaient avec 28 galères sous le commandement de l'Amiral Luccheto Grimaldi, et s'emparaient de la tour commandant le port. Mais les Mameluks furent découverts et repoussés juste à temps, et les Vénitiens arrivaient bientôt avec une grande flotte sous les ordres de Jacopo Dandolo et Marino Morosini, et forçaient les Gênois à lâcher prise. Une bataille navale s'engagea entre les deux flottes, et les Gênois durent battre en retraite et se retirer à Tyr, chez Philippe de Montfort.

Or, Guy d'Ibelin venait de succéder à son père Jean, à Jaffa. Alors que le père avait établi avec Baibars des relations de haute courtoisie, le fils, présomptueux et sans caractère, adopta une politique inamicale. Au mois de mars 1268, Baibars apparut

à l'improviste devant la place et la renversa d'une chiquenaude. Sa résistance n'alla pas au delà de douze heures. Baibars était sensible à l'amitié comme à l'amour. Il entendait que ses sentiments fussent payés de retour, et il ne pardonnait par les transgressions. Sa main se faisait lourde quand il châtiât. Charles d'Anjou qui avait su l'apprécier à sa juste valeur et qui était devenu son ami, ne cessa de le répéter aux Barons de Syrie. Le château fut démoli et l'armée Mameluk occupa sans obstacle la côte philistine. En souvenir de son amitié pour Jean d'Ibelin, le sultan fit reconduire à Acre les défenseurs du château. Il tenait à prouver aux Francs qu'il restait fidèle à ses amitiés.

Baibars se retourna ensuite contre la forteresse de Beaufort, — « Shaqif Arnûn », — dans le comté de Sidon, qui avait été cédée aux Templiers groupés dans cette région. Une attaque menée par surprise, eut vite raison de la place. Après la capitulation qui eut lieu le 15 avril, il fit reconduire à Tyr les femmes et les enfants qu'il avait donné ordre de protéger. Le château fut réparé et Baibars y plaça une garnison.

Il se porta ensuite contre Antioche. Alors qu'un de ses corps d'armée ravageait la côte et s'emparait de Suwaidiya, le port de Siméon à l'embouchure de l'Oronte, un autre passait par Darbsâk pour empêcher tout secours arménien. La concentration autour d'Antioche se fit devant le sultan, et l'investissement de la ville eut lieu le 14 mai 1268. L'attaque fut si soudaine et si rapide, que la ville, coupée aussi du côté de la mer, ne résista pas plus de quatre jours, et que Bohémond ne put venir de Tripoli à son secours. Baibars l'y avait du reste retenu par une feinte habile, en esquissant un simulacre d'attaque contre la ville.

Malgré sa rapidité et en raison peut-être de cette

rapidité, la bataille d'Antioche revêtit un caractère farouche. Le connétable Simon Mansel tenta bien une sortie avec un détachement de chevaliers, mais il tomba aux mains de Baibars qui le renvoya proposer la capitulation, pour éviter un massacre inutile. Les pourparlers échouèrent à deux reprises au milieu des assauts. Les Mameluks finirent par escalader les murs du Mt Silpios près du château, et après s'être emparés des hauteurs, par déferler sur la ville basse. Non moins de 8000 personnes avaient trouvé asile au château, Cette bataille coûta aux Francs 17.000 morts et cent mille prisonniers, sans compter des monceaux d'objets d'orfèvrerie en or et en argent, des monceaux d'argent monnayé qui fut distribué aux troupes dans des écuelles. Les jeunes prisonniers des deux sexes, furent répartis entre les vainqueurs.

L'ampleur et la rapidité de cette victoire semèrent la panique parmi les Francs. Sans ressort, sans réflexes, incapables de réagir utilement, les Templiers se complurent dans une attitude apathique et veule. Egoïsme, mercantilisme ? Peut-être. Ils en donnèrent du reste une preuve écoeurante après le désastre de Mansura et de Farascour, en refusant à Louis IX l'emprunt qu'il leur demandait. Le commandant du Temple, Guirand de Lauzet, fit évacuer les châteaux de Baghrâs et de la Roche de Roissel. Les autres commandeurs à Tortose et à Safitha, — Chastel Blanc, — allèrent faire leur cour à Baibars pour mettre leurs Etats à l'abri de la guerre. Déjà le nom du sultan semait la terreur à mille lieues à la ronde. Ne venait-il pas de jeter bas le bastion des Croisés dans le nord, de briser la coalition Franco-Arméno-Mongole, suscitée par Hethoum et son gendre Bohémond ? Hethoum, le beau-père, déjà était effacé du nombre des rois, et forcé de se tapir, sous un habit de moine, dans

un cloître. Qu'en sera-t-il de son gendre Bohémond ? Le sultan ne lui pardonnera pas ses compromissions avec le Mongol, et il le poursuivra de sa haine.

« Où te sauveras-tu maintenant, lui écrit-il ? Abagha ne te sera d'aucun secours. Par Allah, je t'arracherai bien le cœur et le ferai rôtir ».

A cause de cette boutade, certain auteur eut trouvé à Baibars un tempérament d'anthropophage. Chaque pays a ses propres locutions. L'on dit bien un peu partout et ce n'est là certes qu'une façon de parler qu'il ne faut pas prendre au tragique : « Je te crèverai les yeux ou je t'arracherai les boyaux ». Un tel accès d'humeur révèle tout au plus la rancune du sauveur de l'Islam, du vainqueur des Mongols, contre un jeune roi sans expérience et sans caractère, — du reste berné par son beau-père le roi d'Arménie, — qui avait cru trouver sa sauvegarde auprès des Tartares par de stupides alliances contre ses propres voisins, contrevenant par là aux recommandations mêmes que Louis IX ne manqua pas de donner aux Barons avant de s'embarquer pour la France. Dressé à l'école de Shagar Eldorr, sultan, rigide sur le point d'honneur, était entier dans ses amitiés comme dans ses haines ; et ayant écrasé le Mongol, abattu le roi d'Arménie, il cherchait à faire sentir à l'incapable Bohémond tout le poids de sa faute. Et dans tous ses messages au roi d'Antioche, comte de Tripoli, il adoptera le même ton de menace mêlé de mépris. Au reste, le ton des seigneurs Francs envers le sultan n'était guère plus tendre, ce qui n'arrangeait point les choses, bien au contraire.

Par exemple, à la mort de son cousin Hugue II, survenue au mois de décembre 1267, Hugue d'Antioche Lusignan fut proclamé roi de Chypre sous le nom de Hugue III. Au mois de mai 1268, le nouveau roi

envoyait une ambassade auprès du sultan, et les plénipotentiaires se rencontraient à Acre au mois de juillet suivant. Or le cadi Muhi Eddin, un des représentants de Baibars, écrit :

« Le roi parlait avec humeur et je lui répondais sur le même ton. Tout à coup, il me regarda avec colère et me fit dire par l'interprète de regarder derrière moi. Je tournai la tête et vis sur la place les troupes du roi, rangées en ordre de bataille. L'interprète eut même soin de m'en faire remarquer le nombre et l'allure martiale... Je répondis qu'il y avait en effet beaucoup de soldats chrétiens sur place, mais qu'il y en avait encore davantage dans les prisons du Caire. A ces mots, le roi changea de couleur, il fit le signe de la croix et renvoya l'audience à un autre jour ».

Pour conserver Tripoli, Bohémond VI dut demander la paix. Le cadi Muhi Eddin qui faisait presque toujours partie des délégations, dit à ce sujet :

« En rédigeant le traité, nous n'avions reconnu à Bohémond que le titre de comte, sans faire mention de celui de prince, du moment qu'il avait perdu Antioche. Il se fâcha et demanda qu'on lui restituât son titre. Je lui répliquai que le titre de prince n'appartenait plus qu'au sultan, déjà maître d'Antioche ».

Une fois établi à Acre, Hugue III se hâta de faire alliance avec Philippe de Montfort, seigneur de Tyr, en mariant sa sœur Marguerite d'Antioche, à Jean de Montfort, fils de Philippe. Le mariage fut célébré en grande pompe à Nicosie, et Hugue III accompagna les époux jusqu'à Famagouste où ils s'embarquèrent pour Tyr. Par cette alliance, il mettait Acre et Tyr à l'abri d'un éventuel coup de main de Baibars.

Au mois d'octobre 1269, Fernando Sanchez et Pedro Fernandez, bâtards du roi d'Aragon Jayme I,

débarquèrent à Acre avec une importante armée. Au mois de décembre, Baibars alla, avec le gros de sa cavalerie, environ 15.000 hommes, croiser dans le territoire d'Acre. En embuscade derrière une hauteur, il lança 3000 cavaliers contre la ville pour attirer la garnison. Les Barons firent sonner les cloches et massèrent leurs troupes aux pieds des remparts. Les bâtards d'Aragon voulurent bien lancer l'attaque, mais les Templiers et les Hospitaliers refusèrent et se firent injurier.

Mais voici Robert de Crésèques, successeur de Geoffroi de Sargines au sénéchalat de Jérusalem, et Olivier des Ternes, qui, après avoir consciencieusement ravagé les villages musulmans, rentraient avec leurs troupes à Acre. Cernés par les Mameluks, ils sont taillés en pièces et Robert de Crésèques trouve sa fin dans cette bataille.

Les Mongols venaient, sur ces entrefaites, de faire une démonstration militaire, menaçant la Syrie. Baibars dut lâcher prise et voler au secours de Damas. A son approche, les Mongols se pressèrent de lâcher pied à leur tour et de fuir comme des lapins.

La menace d'une nouvelle croisade de Louis IX décida Baibars à rentrer en Egypte où il eut soin de mettre le Delta en état de défense.

A quelques temps de là, Philippe de Montfort succombait à une mort tragique. Deux Ismailiens fanatiques, déguisés en guerriers arabes, se présentèrent pour demander le baptême, et le seigneur de Tyr s'offrit à servir de parrain. L'un d'eux lui planta un poignard en pleine poitrine puis se jeta sur son fils Jean qui se trouvait en oraison près du chœur. Jean n'échappa que de justesse, et Guillaume de Picquigny que les Mameluks avaient libéré, put maîtriser et désarmer le meurtrier.

13. — Croisade de Tunis.

Le pape Clément IV envoya Jayme Alarich de Perpignan auprès d'Abagha pour le pousser à entreprendre une nouvelle invasion contre les Mameluks. Absorbé par des guerres contre ses cousins, le Mongol répondit qu'il acceptait à la condition que l'Occident y prît part. Le Pape annonça alors la deuxième croisade de Louis IX.

« Voici, fit-il porter au Mongol, les rois de France et de Navarre, décorés du signe de la croix, prenant à cœur l'affaire de la Terre Sainte, qui se préparent à attaquer les ennemis de la Croix. Vous nous aviez écrit que vous aviez l'intention de vous joindre à votre beau-père, l'empereur Michel Paléologue, pour assister les Latins. Nous vous en rendons d'abondantes actions de grâces ; mais nous ne pouvons, avant de nous en être enquis auprès des souverains, vous dire quelle route les nôtres se proposent de suivre. Nous leur communiquerons votre conseil, afin qu'ils puissent éclairer leurs délibérations, et nous instruirons Votre Magnificence, par un message sûr, de ce qui aura été résolu ».

La VIIIème croisade, dite de Tunis, — juillet 1270, — avait groupé autour de Louis IX, son gendre Thibaut V de Champagne, roi de Navarre ; son neveu Robert d'Artois ; l'Héritier de Flandre, Guy de Dampierre ; les comtes de Bretagne, de la Marche, de St Paul.

FOUAD ABOU-KHATER

LA PRISON ET LES DROITS DE L'HOMME

L'importance de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme des Nations Unies ne provient pas seulement du caractère universel de l'institution qui l'a rédigée. Si ce document a une importance historique, c'est évidemment dans la mesure où il reflète la situation présente de la société humaine, formulant d'une part des principes généralement reconnus et même acquis, de l'autre, des idéaux qui sont proposés aux hommes de notre temps comme des buts à atteindre, des problèmes à résoudre, et même tout simplement des sujets de réflexion et de discussions.

C'est surtout ce deuxième aspect — celui des tâches futures — de la Déclaration, qui peut, me semble-t-il, retenir avec profit l'attention de l'intellectuel qui n'est pas indifférent à l'état de la société dans laquelle il vit. Quant à moi — à cause peut-être de certaines expériences personnelles — c'est à l'article 5, celui qui dit : « Nul ne sera soumis à la torture, ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants », que mon regard s'est naturellement arrêté en lisant la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

Je ne parlerai pas ici de la torture, bien que la question soit, hélas, loin d'être inactuelle. Je me bornerai à quelques considérations sur cette forme particulière de « traitement cruel » qu'est la prison, et qui est pratiquée dans tous les pays du monde sans qu'apparemment la conscience humaine ce rende claire-

ment compte qu'il y a là, du point de vue des « droits de l'homme », un problème des plus graves. Aider à la définition de ce problème sans pour cela prétendre le résoudre, ne me semble pas dépasser les limites de la compétence d'un intellectuel non spécialisé dans ce genre de question.

Il y a bien des années, je me trouvais, un après-midi d'avril, sur le toit d'une grande école qu'on était en train de construire dans un faubourg de Paris. J'étais accompagné par l'architecte, un des plus célèbres de France, et par un ami italien, chef politique antifasciste, échappé depuis peu des geôles mussoliniennes. Nous avons visité ensemble l'édifice en construction, admiré la beauté de ses formes, la rationalité de sa structure, la conception d'un monde profondément civilisé qui inspirait la création de cette école ouverte au soleil, à la nature, au travail des hommes, et dédiée à une enfance libre en même temps que choyée. Du haut de ce toit qui s'élevait comme l'affirmation d'une civilisation nouvelle, nous nous attardions à contempler les vieilles maisons de la banlieue et la campagne environnante. L'architecte et l'homme politique confrontaient leurs impressions. Le politique évoquait ses expériences de prison. Après la chute du fascisme, l'architecte aurait dû, estimait-il, contribuer à effacer la honte des vieilles prisons, en en construisant d'autres semblables à cette école, modernes, humaines, ouvertes sur le monde, dotées de tout le confort nécessaire. L'artiste répliqua que jamais, et pour n'importe quel prix, il n'aurait consenti à construire une prison ou une caserne. Moi qui n'avais encore pas eu l'occasion qui plus tard me fut offerte en maintes circonstances, de connaître la vie de prison, j'écoutais, et il me semblait que d'une façon différente, mes amis étaient également coupables du péché d'utopie : l'un par

anarchisme, l'autre par humanitarisme. Mais si j'avais eu à choisir entre les deux utopies, je dois dire que j'aurais finalement choisi celle de l'architecte qui voulait abolir les prisons plutôt que celle du politique qui voulait simplement les rendre confortables. Lorsqu'on rêve, me disais-je, il vaut mieux que le songe soit aussi parfait que possible.

Cette conversation me revint à l'esprit quelques années plus tard, lorsque devenu, à mon détriment, expert en matière de détention, je subissais une fois de plus un interrogatoire de la part d'un fonctionnaire de l'OVRA, la police politique fasciste, dans une chambre de la prison de Florence. La prison m'a toujours inspiré un sentiment d'absurdité profonde, celui d'un lieu qui n'est pas un lieu, et d'un temps qui n'est pas du temps. En entrant dans cette chambre, je m'aperçus qu'elle était en grande partie occupée par une grande cage de fer, semblable à celles qu'on installe au milieu des cirques pour montrer des bêtes féroces. L'idée que cette cage fût faite pour y enfermer un homme me parut saugrenue, et je ne pus retenir un bref éclat de rire. C'était le printemps de 1943, et à ce moment-là, un interrogatoire par un fonctionnaire de l'OVRA n'avait plus rien de terrible, car le fascisme était déjà mort d'épuisement — bien que, par malheur, peu de gens s'en fussent aperçus — et les nazis n'étaient pas encore là avec leurs tortionnaires et leurs bourreaux. J'expliquai donc à mon policier que la prison elle-même, avec cette cage et l'absurde rituel de châtiement dont elle était le symbole, me paraissaient choses parfaitement insensées. Le fonctionnaire me jeta un regard de stupéfaction apitoyée, et les yeux brillants d'une admiration presque extatique, il s'exclama : « Mais voyons, monsieur le docteur, celà, et il pointait

du doigt dans la direction de la cage, c'est le fondement de l'Etat ».

Quel était donc cet Etat fondé sur des cages, des murs, des cadenas, des barres, des grilles, c'est-à-dire sur l'idolatrie de l'autorité et sur la rigoureuse séparation de ses sujets, et devant lequel se pâmaient mon policier ? C'était l'Etat fasciste. Mais, il faut bien le dire, ce n'est pas l'Etat fasciste qui a inventé les cages à hommes. La marche de l'histoire ne consiste pas à faire table rase du passé, mais au contraire, la plupart du temps, à apporter avec les créations nouvelles et les progrès certains, bien des séquelles du passé. Aussi retrouve-t-on même aujourd'hui et jusque dans les démocraties les plus évoluées, plus d'une institution moyenâgeuse et de nombreuses traces d'un autoritarisme suranné. Or, il me semble précisément que la prison reste, même dans les pays les plus évolués, une survivance caractéristique de cultes archaïques et cruels, un de ces résidus que l'histoire laisse derrière elle et dont on pourrait dire que l'humanité les laisse subsister presque par inertie, sinon à son insu.

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de mes remarques ! Il est évident que l'Etat, n'importe quel Etat, doit disposer de moyens de défense et de répression à l'égard des criminels de droit commun, et même politiques. Il est tout aussi évident que l'Etat doit pouvoir, lorsque la nécessité s'en impose, à isoler les éléments effectivement dangereux. Et il est finalement évident que tous les moyens réellement efficaces pour atteindre un tel but, sont légitimes. Il n'y a qu'une condition à satisfaire, mais elle est essentielle : c'est que soit pleinement respectée, dans le criminel, la dignité de l'homme. Les moyens sont nombreux : surveillance, internement dans une maison de santé dans le cas de maladie mentale, résidence assignée, exil,

colonie de travail, et, enfin, emprisonnement. Mais dès le moment que l'un quelconque de ces moyens répressifs se transforme en offense contre la dignité humaine, je ne crois pas m'avancer au-delà de ce qui est permis, en disant qu'à ce moment-là, la peine devient elle-même un délit.

Si l'on examine de près l'idée de châtiment par la ségrégation, on constate qu'elle contient deux notions assez différentes, pour ne pas dire hétérogènes : il y a d'une part la volonté très légitime de sauvegarder l'ordre et la paix publiques, de l'autre une survivance de conceptions archaïques qui exige que la faute soit expiée et effacée par un sacrifice rituel. En effet, dans la société primitive, considérée par ses membres comme un corps organique, l'individu n'a de réalité qu'en tant que partie intégrante du clan. Lorsqu'il y a infraction aux normes de la vie collective, il y a du même coup, souillure du corps social qui doit alors être purifié par l'expulsion, ou même la destruction, du membre coupable. Or, notre système pénitencier garde, dans la prison, une trace évidente de cette mentalité primitive qui exige que le coupable soit caché aux yeux des autres afin que, ayant éliminé par sa présence, la souillure collective, la conscience publique puisse continuer à se sentir en accord avec elle-même. La tradition chrétienne a ajouté à cette attitude archaïque ses notions de péché, de repentir, et de rédemption, donnant par là à la prison, l'étrange caractère qu'elle garde encore aujourd'hui, d'anticipation de l'enfer et du purgatoire. Enfin, les écoles modernes de droit pénal, venant se greffer à leur tour sur la conception chrétienne, ont ajouté à tout cela l'idée philanthropique d'une rééducation du criminel. Cette rééducation devrait, évidemment, se faire par des moyens psychologiques et moraux, plutôt que physi-

ques. on ne saurait, sans grave contradiction, essayer de l'obtenir par la contrainte. Mais, puisque la notion de châtement physique qui est à la base de la peine d'emprisonnement n'a pas été soumise à une critique radicale, comment ne pas voir que l'idée en elle-même saine, de rééducation, risque d'ajouter à la contrainte physique une justification de la contrainte morale excessivement dangereuse du point de vue du caractère inaliénable de la liberté humaine.

C'est par cet ordre de considérations qu'un jeune savant italien, nanti par le fascisme du redoutable privilège de quinze années d'expérience directe de la vie de prisonnier, a récemment demandé dans une série d'articles, que l'« habeas corpus » fût complété par la reconnaissance du « habeas animam » : « Dans une société fondée sur le respect de la personne humaine — écrit cet auteur — même l'âme du plus abject des criminels doit être protégée par un « habeas animam » c'est-à-dire le droit sacré à n'être pas violée par aucun juge, ni aucun geôlier... La prison, telle qu'elle existe aujourd'hui, est dépourvue de toute efficacité rédemptrice, parce que le prisonnier s'y habitue et y pourrit. Mais la prison, devenue laboratoire de rédemption, sanatorium des âmes, est un mécanisme qui corrompt tout le monde : celui qui le commande, celui qui en est broyé et finalement celui qui croit à son efficacité ».

Il me semble, en effet, que tant que la peine de ségrégation gardera le caractère de vengeance sacrée qui la caractérise encore aujourd'hui, toute tentative de concilier la prison avec l'idée de rééducation (et donc avec celle de dignité humaine que la notion même de rééducation présuppose), sera vaine.

Le problème que pose pour l'homme moderne la persistance dans nos sociétés de la conception primi-

tive du châtement dont la prison est le symbôle ne se réduit pas au problème d'éliminer des souffrances physiques telles que le manque d'air et de lumière, la saleté, la mauvaise nourriture, la cruauté occasionnelle des gardiens. Ce sont là des inconvénients qu'il vaut toujours la peine de réduire certes ; désormais le mal essentiel est ailleurs. Job assis sur son tas de fumier, et frappé de mille maux et de mille malheurs, ne perd rien de sa dignité d'homme, ni de sa liberté essentielle. Tandis que la prison la plus propre et la plus scientifiquement organisée, la plus humaine en apparence, lorsqu'elle dépasse certaines limites de temps, cause inévitablement des dégâts irréparables dans la personnalité du prisonnier. C'est que cette prison atteint l'homme au plus profond de lui-même, dans sa conscience du temps. Or, conscience du temps et existence de l'individu sont deux termes qui expriment une seule et même réalité : la réalité vivante et mouvante des rapports qui lient l'individu avec le monde au sein de la durée universelle.

Après un certain nombre de mois ou d'années, le prisonnier perd en effet le sens de la durée au point que la réalité de son existence elle-même s'estompe et s'évanouit. Sauf de très rares exceptions qui concernent en général les prisonniers politiques qui parviennent à accepter la prison par un acte de volonté et donc à maîtriser le processus de la désagrégation dont souffrent la plupart des détenus, le prisonnier vit dans un monde sans dimensions, sans lendemain, sans passions et donc, à proprement parler, sans humanité.

Un autre intellectuel italien nanti lui aussi, à cause de son opposition au fascisme, d'une longue expérience personnelle de la vie de détenus, ayant étudié avec un soin particulier cette désintégration du temps et de la

conscience des prisonniers, a essayé de construire l'image mathématique de ce qu'il appelle « l'attente du prisonnier ». « La courbe que j'ai pu établir sur la base des témoignages recueillis au cours d'une longue enquête, écrit-il, indique qu'après un certain nombre d'années, dans la conscience du reclus, tout se passe comme si la peine qu'il subit ne pouvait plus finir. A partir de ce moment, toute reclusion est une reclusion à vie. Dans la « Métamorphose » de Kafka, lorsque le jeune Grégoire se rend compte que chaque fois qu'il essaye de se lever, une force inconnue le fait retomber, il abandonne tout espoir : il sait à ce moment qu'il a perdu la dimension humaine, désespère et meurt. Une métamorphose analogue s'opère, après un certain temps, dans la personnalité du détenu : le temps désintégré et mort qui domine son destin, lui apparaît inépuisable et interminable. A ce moment, tout condamné devient un condamné à perpétuité.

La conclusion de cet auteur est que rien ne saurait justifier une mutilation de l'être humain qui va modifier jusqu'à la source profonde de ses sensations et de sa vie intérieure. Il s'empresse toutefois d'ajouter que la société contemporaine n'est probablement pas prête à envisager une suppression radicale des peines de réclusion. Mais leur limitation à une période qui pourrait ne pas dépasser cinq ans n'est peut-être pas un rêve absurde.

Pour mon compte, je crois que dans l'état actuel de l'organisation sociale, une réforme radicale du système des peines serait une tentative prématurée et vouée à l'échec. Mais le problème n'en existe pas moins, et il est bon, ce me semble, que la diffusion de la Déclaration Universelle entreprise par l'Unesco, s'accompagne d'un effort qui aide les contemporains à prendre conscience des problèmes à propos desquels,

au sein de notre société, la question des droits de l'homme semble se poser avec une acuité particulière. A mon avis, le problème des rapports entre le système pénitencier moderne et notre conception de la dignité humaine est un de ceux qui méritent discussion et réflexion.

Quant à moi, je ne puis m'empêcher de penser que le système pénitencier actuel — tel qu'il est pratiqué dans presque toutes les nations du monde, est empreint des caractères de cruauté, d'inhumanité et de dégradation stigmatisés par l'Article 5 de la Déclaration Universelle. Tant que ces caractères subsisteront, l'homme ne pourra répondre que par le sentiment qui s'exprime dans la complainte du prisonnier que répètent les paysans de Calabre :

*Tomba une pierre dans la mer profonde
Le jour qu'à la prison je fis entrée.
Prison, ô moi amer, que tu es profonde.
Sépulture des morts, moi j'y reste et j'y vis.
Je voudrais savoir ce qu'est devenu le monde,
Et si mes amis sont morts ou vivants
O air qui gouverne le monde,
Belle liberté, à quel point je t'ai perdue.*

CARLO LEVI
Unesco





UN DEMI-SIÈCLE DE LETTRES ARABES

Depuis les efforts courageux d'un Kassem Amine, en faveur de l'émancipation féminine, Eve a brûlé les étapes : en plus d'un domaine, elle se révélera non seulement une émule digne de respect, mais encore une rivale dont son compagnon ne pourra désormais sous-estimer la valeur, ni l'intelligence.

Si le nom de Kassem Amin paraît en tête de notre chronique, c'est que son audace a porté des fruits.

Les cris qu'il lança, au début du siècle, devaient avoir un retentissement si considérable, à l'époque, qu'il provoqua un véritable scandale.

Son premier ouvrage « *L'affranchissement de la femme* », édité à la fin du siècle précédent avait déjà profondément ému le monde arabe lorsque le grand écrivain le compléta, en 1900, avec « *La Femme Nouvelle* ».

Ce dernier ouvrage, il le dédiait à son éminent ami Saad Zaghloul, comme pour infliger une cinglante réponse aux Zoïle qui n'avaient ménagé ni leur réprobation, ni leur hostilité.

A son exemple, d'autres écrivains firent entendre leur voix, réclamant eux-aussi, des réformes dont ils soulignaient l'urgence.

Après avoir traduit une œuvre française : *Le secret du succès des Anglo-Saxons*, Ahmed Fathi Zaghloul pacha écrit la préface d'une œuvre, éditée en 1902,

intitulée : *Le Présent des Egyptiens ou le secret de leur retard.*

Il invite le lecteur à profiter de ses enseignements, car les défauts qu'il stigmatise sont les nôtres ; nous devons donc nous hâter de nous débarrasser de la flétrissure dont il nous marque avec raison, l'auteur n'ayant en vue que notre amélioration et notre bien.

Plus d'un lecteur attribua la paternité de ce pamphlet à Fathi Zagloul lui-même, car le style et l'esprit de cette préface rappelaient étrangement ceux de Fathi Zagloul en personne.

Nul ne pouvait croire que l'auteur de ce *Présent* se dénommait simplement Mohamed Omar, et qu'il appartenait à l'Administration des Postes.

Suivant le chemin tracé par Kassem Amine, d'éminents penseurs Arabes préconisèrent également des voies nouvelles où l'on devrait s'engager. Tour à tour, paraissent : *La cause du retard du Monde Musulman* de l'Emir Chékib Arslan ; *La Politique de demain*, de Mirrit Ghali bey, et *La Machine Gouvernementale* du même auteur, en collaboration avec le Dr Ibrahim Bayoumi Madkour.

La même émulation, se propage dans les autres pays du Moyen-Orient. Tout récemment, le Dr Constantin Zoreik édite, au Liban : *Le Réveil National*, accueilli avec un fiévreux enthousiasme par le monde arabe, conscient de la loi de mort qui frappe ceux qui plongent dans une fatale léthargie.

Hier encore, en 1950, un écrivain indien soulignait ce que le monde entier avait perdu avec l'affaiblissement des Musulmans.

Ainsi, un demi-siècle s'ouvre et se clôt sur un appel général de réforme et de Progrès. Et, dernière venue, la femme se joint finalement à ce concert una-

nime, et se distingue par son prosélytisme et son ardeur juvénile.

LA FEMME-ECRIVAIN

Dans les trente premières années du XXe siècle, nous rencontrons un nombre restreint de Journalistes féminines et de Femmes de Lettres, ainsi par exemple, Mlle May et Labiba Hachem.

Par contre, dans les années suivantes, la femme arabe entre courageusement en lice.

Elle ne borne d'ailleurs pas son activité à la seule Littérature, ou au Journalisme où étincellent les noms d'une Mounira Sabet, en Egypte, et d'une Wedad Sakakini, en Syrie.

Au contraire, à l'instar de sa compagne d'Occident, notre Sœur ne craint pas de s'aventurer dans un domaine où hier, l'homme orgueilleux, s'avancait uniquement.

Elle s'illustrera dans les recherches scientifiques, le domaine des Arts n'aura plus pour elle de secrets, elle osera enfin s'attaquer à la critique et aux enquêtes qui relèvent d'un monde difficile, mais qui ne la rebutera point.

Soheir El Kalamawi nous livre le résultat de ses recherches concernant les *Mille et une Nuits*.

Bent El Chatee « La Fille du Rivage » nous parlera de l'Oeuvre d'El Ma'arri.

Asma Fahmy analyse les principes de l'Education selon l'Islam, tandis que Zahia Kaadoura nous parle de Aicha, la Mère des Croyants.

Mieux encore, sensible aux appels de la poésie, comme à l'époque des émules de *Al Khansa*, la femme ne néglige pas un royaume où sa sensibilité peut se donner libre cours.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, Aicha

el Teymouria avait fait entendre de beaux chants. Aujourd'hui, l'Irak lit avec émotion *l'Amoureuse de la nuit* de Nazek el Malaika, et la Palestine commente les élégies où Fadoua Toukan, comme jadis Al Khansa, pleure la mort d'un frère tendrement aimé.

LE THEATRE POETIQUE

Khalil el Yasghi, au 19^e siècle avait inauguré le Théâtre, en vers, en donnant deux pièces : « La Fidélité » et « Al Khansa », mais cette initiative n'avait pas eu de lendemain immédiat.

Elle devait cependant connaître à nouveau la faveur du public quand le Prince des poètes, Ahmed bey Chawki composa plusieurs chefs-d'œuvre, dans une langue très pure, qui eurent le don de plaire aussi bien aux lettrés, qu'à la critique :

Cléopâtre, Magnoun et Leila, Aly Bey le Grand, Cambyse réussirent au point de susciter des émules. Aziz Abaza pacha écrit : *El Abbassa* et *El Nasser* ; le regretté Aly Mahmoud TaTha édite : *Ames et Fantômes*, et les *Chants des Quatre Vents*.

ROMANCIERS ET CONTEURS

Plusieurs écrivains se contentaient, il y a une cinquantaine d'années, de traduire, plutôt que d'écrire des œuvres originales, cependant, nous ne pouvons passer sous silence leurs noms : Francis Marach, d'Alep, Sélim Botros Boustani, et Neghib Haddad.

Dans une série de romans, le regretté Georges Zaidane mêle agréablement l'histoire à la fiction ;

Ahmed Hassan el Zayati traduit *Werther* ; le poète Mohamed Hafez Ibrahim donne une version des *Misérables*.

Par contre, notre siècle devait assister à l'éclosion de talents d'écrivains qui n'appréhenderont plus de révéler leur personnalité, ni de refléter les aspira-

tions de leur milieu, et de leur pays. Nourris de la quintessence des écrivains d'Occident, connaissant plusieurs langues, leurs dons s'affirment avec éclat.

L'art délicat et subtil du conte — un art où Voltaire a excellé — est pratiqué par un Tewfik El Hakim, un Neghib Mahfouz, un Mahmoud Kamel, et particulièrement par un Mahmoud Teymour.

Le neveu de la célèbre poétesse Aïcha el Teymouria sait magistralement camper des personnages, son art rappelle celui d'un Maupassant, et de ses récits, le lecteur peut dégager une bienfaisante leçon, « le conte faisant passer la morale avec lui ». Tewfik el Hakim s'inspire de la vie quotidienne : ses contes et ses charmantes pièces de théâtres — dont le Cinéma a tiré profit — sont aimées pour leurs dons d'observation, et leur verve courtelinesque.

De Taha Hussein : *l'Amour Perdu*, et d'Abbas Mahmoud el Akkad, poète, journaliste, pamphlétaire, le récit *Sara*, ont connu le succès, dans ce domaine.

Mais la place nous manque pour analyser longuement, comme ils le mériteraient, les conteurs arabes contemporains. Citons cependant, entre autres : Karam Melhem Karam, Saïd Taki Eddine, Omar Fakhoury, Salah Lebki, écrivains libanais ; et Khalil Hendawi, Zoheir Mirza, Rohl el Atassi, Wedad Sakakini, auteurs Syriens.

L'HISTOIRE ET LA SCIENCE

Pendant un certain temps, nos historiens se contentaient d'énumérer la suite des événements, leurs œuvres ne constituant que de simples récits chronologiques, sans grand intérêt.

Au contact des écrivains d'Europe, l'étude devient plus profonde : l'historien ne se contente plus de dé-

rouler sous nos yeux un film monotone, il entreprend de dévoiler la cause des événements, d'en établir une sorte de philosophie.

Hussein Heykal pacha écrit une *Vie du Prophète Mahomet* où la fine et pénétrante analyse de l'Apôtre, rend un son nouveau ; Georges Zaidane dresse un vivant tableau de *la Civilisation Musulmane* et ne s'arrête pas à un sec exposé des événements qui ont eu pour décor le pays musulman.

Par ailleurs, de grands écrivains nous relatent l'histoire de leur propre vie, l'Autobiographie ne nous laissera jamais indifférents, lorsque l'auteur est sincère.

Avicenne en avait donné l'exemple, il y a un millier d'années. De notre temps, le Dr Taha Hussein a raconté sa propre existence, d'une manière si émouvante dans *Le livre des Jours*, traduit en plusieurs langues, et dont la critique d'Occident et d'Orient a proclamé les mérites.

Le Docteur Ahmed Amine écrit *Ma vie*, et en Syrie paraît le livre de *Souvenirs* de Mohamed Kurd Aly.

La science attire l'attention des écrivains : Yacoub Sarrouf, rédacteur du *Mokatataf*, édite des œuvres de vulgarisation en sciences naturelles, suivi de Fouad Sarrouf.

Sous notre plume se pressent des noms glorieux : Moucharrafa Pacha, le regretté savant prématurément disparu, El Kerdani Bey, Charles Malik, ancien professeur de philosophie à l'Université Américaine de Beyrouth, orateur qui parle et écrit également l'anglais à la perfection, et dont les interventions à l'ONU sont très remarquées ; Hafez Toukane, en Palestine ; l'Emir Moustafa El Chehabi, en Syrie...

LA TRADUCTION

La traduction revient à l'honneur.

En vue de répandre les lumières du savoir, le Grand Mohamet-Aly avait encouragé la traduction d'œuvres occidentales. C'est seulement, à la suite de la Première Guerre Mondiale, et notamment après la création de l'Université Fouad Ier que les traductions prirent une véritable ampleur.

Parfois différents écrivains entreprennent la traduction de la même œuvre : ainsi en est-il advenu du *Napoléon* d'Emil Ludwig.

Les drames de Shakespeare ont également inspiré différentes interprétations : en 1929, paraissent quatre traductions de *la Tempête*. En 1950, le poète Mohamed Awad Ibrahim Bey nous donne une nouvelle version de *la Tempête*.

De même, les immortels Quatrains *Les Roubeiat* d'Omar Khayyam inspirent diverses adaptations en arabe.

De plus en plus, la traduction devient le principal objectif de plusieurs Maisons d'Édition, et notamment de « Dar El Maaref ». Ce sont toujours, des écrivains d'une haute valeur et d'une remarquable conscience, qui en sont chargés, pour le plus grand bien des Lettres Arabes.

CONCLUSION

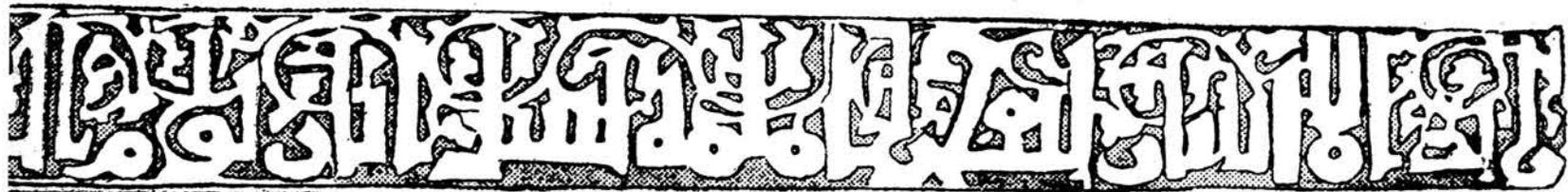
Une rapide esquisse est beaucoup trop brève pour être à même de donner une image même approximative de l'importance du réveil des Lettres Arabes. Mais, du moins avons-nous tenté d'en laisser une idée.

Jamais le goût des choses de l'esprit n'a été plus vif en Orient : cela est compréhensible d'ailleurs. Ici, en Egypte, n'avons-nous pas toutes les chances : un

Ministre grand ami de la Culture, écrivain éclairé, ne dirige-t-il pas le destin de la littérature, et un Grand Monarque, ne comble-t-il pas de Sa Haute sollicitude les poètes, et les penseurs ?

Enfin, la femme écrivain ne nous fait-elle pas augurer de beaux jours à venir ?

MOHAMED ABD EL NABI HASSAN



LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS

I. - PAUL VALÉRY : *Histoires Brisées*

Dans leur souci d'arracher les mots au simple rôle d'instruments d'échange que la coutume leur a conféré, et de retrouver leur vertu incantatoire et créatrice, les poètes sont amenés à traiter le langage de façon telle que les genres littéraires, comme le récit et le roman, dont la réussite s'accommode d'un usage prosaïque des mots, leur deviennent le plus souvent ennemis.

Paul Valéry avait ainsi déclaré autrefois, dans une boutade célèbre, qu'il ne se résignerait jamais à écrire : « La marquise sortit à cinq heures ». On retrouve dans l'Avertissement qu'il avait préparé pour les très belles *Histoires Brisées* (1) qu'il écrivait au jour le jour, sans souci, nous y a-t-il assuré, de les conduire jusqu'à leur fin, un rappel de la méfiance qu'il ressentait à l'égard du roman. Il reprochait à ce genre littéraire son peu de rigueur : « Tout roman, écrivait-il, peut recevoir un ou plusieurs dénouements tout autres que celui qu'il offre ; mais il est plus malaisé de modifier comme l'on veut un poème bien exécuté ».

Sans doute Marcel Proust n'eut-il pu souscrire à une telle vue, lui qui avait organisé son œuvre comme une symphonie. Mais l'on sait que Proust, à l'exemple de Balzac et de Dostoïevski, a bouleversé le genre romanesque, en lui retirant justement son caractère arbi-

(1) Editions Gallimard, Paris.

traire. De sorte que si la remarque de Valéry est mise en échec par certaines œuvres d'exception, elle s'applique cependant fort bien aux romans en général.

Toutefois l'on ne doit pas commettre l'erreur de penser que Valéry se tenait éloigné du récit en prose pour des motifs de simple technique littéraire : pour lui la technique s'analysait en discipline. Il recherchait dans sa rigueur et ses interdictions des occasions de prises de conscience de plus en plus affirmées. Il allait jusqu'à n'y voir que les règles d'une sorte d'ascèse intellectuelle, et s'appliquait à découvrir dans l'application de ses lois, les secrets d'une intelligence en mouvement.

Le fait d'accepter de composer des contes impliquait pour Valéry une concession à cette part de lui-même dont le contrôle lui échappait. C'est ce qu'il laissait entendre dès les premières lignes de son ouvrage en écrivant : « Il m'arrive, comme à chacun, d'écrire des contes. Ou plutôt, il se fait des contes en moi ». Sans doute, cet explorateur de sa propre conscience avait-il dû admettre, à l'occasion même de l'exercice de la poésie, que « les dieux nous donnent pour rien tel premier vers », ce qui équivalait à reconnaître que l'obscur labeur qui se fait dans l'esprit, à l'insu de la raison, est chargé de richesses. Mais il concevait comme une sorte de démission l'attitude qui eut consisté à solliciter et se prévaloir de tels dons.

Était-ce donc par une contradiction hautaine et librement acceptée que Valéry s'engageait à écrire des histoires, dont il prévoyait que le dénouement, et par conséquent la nécessité, lui étaient par avance dérobés ? Leur nature et les thèmes qui s'y font jour nous permettent de répondre par la négative : les *Histoires Brisées* ne sont pas tellement à la merci de la seule fantaisie, que leur auteur en ait perdu le fil. En dehors

de celles qui sont de splendides poèmes en prose, au rythme surveillé et sûr, comme cette *Calypso* dont l'apparition s'élève de strophes d'une harmonie égale à celle des plus beaux vers que Valéry ait écrits, les pièces qui méritent la dénomination de contes ne sont pas d'une architecture plus arbitraire que celles du célèbre cycle *Teste*.

Le personnage de Robinson correspond dans les *Histoires Brisées* à celui du Solitaire qui apparaît à la fin de *Mon Faust*. L'histoire de *Héra* nous montre ce que serait une femme qui « ne serait jamais assez distraite pour oublier que l'amour n'est pas tout » et qui par une maîtrise d'elle-même analogue à l'empire que M. Teste avait acquis sur sa conscience, se présenterait sous des espèces inhumaines. Le conte de *L'Esclave*, comme celui d'*Elisabeth à Rachel* constituent l'ébauche d'un cycle qui eut été la contrepartie, et comme l'ombre portée, du cycle *Teste*. On y voit Valéry concevoir, comme il le fit à la fin de *Mon Faust*, la limite de son système, et en laisser entrevoir la faillite : l'esprit peut s'obscurcir, tromper l'être qui sollicite ses ressources, tandis que la sensation demeure égale à elle-même.

Si Valéry s'est défendu de toute investigation métaphysique, sa recherche de la conscience absolue n'en est pas moins apparentée à celle que poursuit son grand prédécesseur Stéphane Mallarmé, et il est frappant de constater qu'elle a abouti dans le domaine de l'introspection à la même exclamation désespérée dont le poète du *Coup de Dés* fit résonner les espaces cosmiques.

II. - MAURICE BARDECHE :

La Femme Auteur

Il y a, dans les pays de vieilles traditions, quelque chose de réconfortant à voir combien le culte des grands hommes reste plein de force et de vigueur, et d'une actualité pour ainsi dire indestructible. Certes, on ne peut se défendre d'une certaine tristesse quand on se met à penser aux difficultés que ces personnages exceptionnels ont eu à vaincre de leur vivant, n'obtenant que sur le tard, et dans des conditions qui le rendaient en quelque sorte inutilisable, le succès qu'ils méritaient et qu'il leur avait fallu arracher de vive force à l'hostilité des circonstances, à l'indifférence d'un public toujours attiré par l'éclat des fausses valeurs, par les prestiges de la mode du moment. Et pour certains d'entre eux, hélas, la gloire n'a été que posthume.

Il n'en est pas moins vrai qu'en général, la postérité se fait un devoir de réparer cette injustice, et il faut reconnaître qu'elle s'y efforce d'autant plus que la dite injustice a été plus cruelle, plus scandaleuse.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, en cette année 1950, où se situe le centième anniversaire de la mort de Balzac, nous avons vu surgir, comme autant de fleurs à lui porter en hommage funèbre, une foison de livres, de brochures, d'études et d'articles ainsi que des pèlerinages commémoratifs aux divers lieux immortalisés par sa présence ou par la mention qu'il en avait faite dans ses œuvres. Sa Touraine natale retentit encore du bruit délicat de ces banquets, de ces promenades, de ces pieux discours.

Un des témoignages selon moi les plus intéressants de ce phénomène spirituel, c'est, parmi tant d'autres, la publication que les « Cahiers Verts » font, sous le

titre de *La Femme auteur*, de six fragments inédits du grand romancier, avec une introduction des plus savantes de M. Maurice Bardèche, qui est un des écrivains d'aujourd'hui les mieux versés dans la connaissance de Balzac.

Les fragments proprement dits ne nous apprennent pas grand'chose de positif sur le talent de l'auteur du *Cousin Pons* : quoique, tout de même la lecture de ces pages inachevées et pour ainsi dire mutilées nous procure une émotion extraordinairement forte, analogue à celle que nous éprouvons quand nous visitons un site où jadis se trouvait une ville dont il ne reste plus que des ruines. Ces colonnes tronquées ou gisant sur le sol, ces temples éventrés, ces palais déserts, ces squelettes de thermes ou de forums dépouillés des chairs vivantes de leur histoire, parlent à l'imagination un langage bouleversant. Ainsi ces nouvelles dont la phrase dernière tombe dans le vide, inachevée, nous ouvrent des perspectives d'autant plus vastes qu'en effet nous savons, d'autre part, par la consultation des papiers innombrables laissés par Balzac, qu'elles ne sont que l'ébauche, l'esquisse, chaque fois d'une œuvre qu'il voulait complète et que son génie intégrait d'avance dans le prodigieux monument de sa « Comédie humaine ».

C'est là-dessus qu'insiste M. Bardèche, envers qui nous ne serons jamais assez reconnaissants pour le travail de prospection qu'il poursuit depuis quinze années, sous les yeux en quelque sorte de M. Marcel Bouteron, l'éminent conservateur de la fameuse, de l'incomparable collection du vicomte de Lovenjoul, à qui l'ont peut dire que Balzac doit la résurrection de sa gloire.

Or, — et c'est là que je voulais en venir — la découverte que M. Bardèche a pu réaliser grâce à

l'étude attentive et fervente de tous ces documents épars est d'une importance capitale, ainsi qu'on va le voir.

Cette découverte provient des nombreux bouts de papier, feuilles de garde, etc., sur lesquels Balzac notait au jour le jour, à toute occasion, et parfois en plein travail de la rédaction d'un livre, le sujet de tel ou tel roman que, saisi d'une soudaine illumination, il se proposait de traiter un jour, en l'articulant sur telle ou telle partie de son œuvre immense et en incessante gestation. Parfois cela devient une page d'une certaine longueur (comme celles que l'on publie aujourd'hui), et parfois cela se réduit à un simple titre, mais révélateur d'une intention précise ; et dans tous les cas, quels qu'ils soient, — de brièveté ou de développement — cela répond, dans la pensée du maître, à un projet plus ou moins défini, mais parfaitement viable et organique, de lancer dans la circulation une nouvelle quantité de personnages, d'épisodes et de sentiments.

C'est ainsi qu'il existe la somme stupéfiante de cent cinquante projets d'œuvres qui, évidemment, ne furent jamais écrites, mais que l'auteur avait l'intention formelle d'entreprendre et dont il aurait achevé la plupart s'il avait vécu, si la maladie et l'épuisement n'avaient pas eu raison de sa force de colosse et de son sublime courage.

Et je n'exagère rien en disant que ce courage était sublime, car c'est justement pendant les trois dernières années de sa vie, pendant cette période épuisante pour lui où son temps est dévoré par les voyages qu'il fait en Ukraine pour rejoindre Madame Hanska, entre septembre 1847 et mai 1850, c'est-à-dire dans cette période dérisoirement brève de trente-trois mois, au milieu des souffrances qu'il endurait stoïquement, oui, c'est alors qu'il se met à dresser le plan de treize ou-

vrages, dont il a réussi à réaliser ou commencer le plus grand nombre : et cela sans préjudice de mainte esquisse destinée elle aussi à devenir un livre complet. C'est d'ailleurs à cette époque vraiment extraordinaire, qu'il donne à ses romans les proportions les plus vastes, qu'il les peuple des personnages les plus fourmillants.

Spectacle vraiment prodigieux que celui de cet homme, voyant se multiplier autour de lui les germes d'une création en perpétuel devenir et n'ayant pas de plus grande joie que celle d'y ajouter sans cesse de nouvelles formes, de nouvelles existences. Cette œuvre formidable, dont les dimensions et la beauté nous frappent de stupeur, ne sont-ce pas les dieux qui, jaloux d'une fécondité analogue à la leur, ont voulu l'interrompre, pour demeurer les seuls maîtres du jeu de la vie humaine ? ..

Vraiment, Balzac est un Titan foudroyé.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

III. EMILE MALE : *La Cathédrale d'Albi*

Les Editions Hartmann se sont spécialisées notamment dans la production de livres magnifiquement illustrés consacrés à des sites, des monuments, des villes de France aussi bien que d'autres pays, ou des livres historiques. Ce genre d'éditions, contrairement aux éditions purement littéraires n'est pas accoutumé de faire du bruit, car ses poulains ne gagnent pas des prix littéraires retentissants. Mais il est incontestable que ces maisons d'édition n'en accomplissent pas moins une œuvre particulièrement utile en faisant

mieux connaître au public tant de beautés qu'il passe souvent sans voir ou dont il veut garder le souvenir. C'est ainsi que la brochure sur *Paris*, bien que ne prétendant nullement au luxe, puisqu'elle est destinée plutôt à l'usage des touristes, contient pour un prix modique une somme d'illustrations types et certainement quelques coins pittoresques que de nombreux Parisiens connaissent mal. Imprimé sur papier bouffant, qui donne au cliché un caractère de gravure et d'eau forte et comme un éloignement artistique, ce petit livre est agréable à feuilleter lorsqu'on est exilé de la ville lumière et, ce qui est une preuve de sa qualité, en retournant les pages on n'est jamais déçu par les photos, toujours délicates et caractéristiques, et leur beauté s'égale sans effort au charme du souvenir.

M. Hartmann, d'ailleurs, est non seulement un homme de goût qui ne publie de livres que sur les sites et les monuments qu'il aime, témoin sa remarquable *Cathédrale de Chartres*, mais aussi un fin lettré qui préside avec la maîtrise que l'on sait aux destinées du *Mercury de France*.

Pour en arriver au magnifique livre qui donne son titre à cette chronique, *La Cathédrale d'Albi*, nous avons été frappés par le soin extrême de la typographie et de la mise en page et par la qualité excellente des reproductions.

Très peu de monde connaît la cathédrale d'Albi et j'avouerai que je ne l'ai jamais vue n'ayant jamais été du côté du Tarn. Mais déjà cette affirmation me paraît fausser la vérité, tellement les photos de Pierre Devinoy font vivre ces pierres et éclairent les plus obscurs recoins. Nous la voyons d'abord avec la ville, puis seule, nous nous en approchons, voici son porche, nous pénétrons dans le vaisseau et voilà que surgissent de la

pénombre de magnifiques exemples de la sculpture bourguignonne et cette étonnante fresque illustrant l'enfer et les châtements des sept péchés capitaux. C'est probablement le premier exemple d'artistes italiens ayant travaillé en France.

Certes, autant la sobriété un peu lourde de sa grande masse que le véritable musée d'art qu'elle contient sous ses voûtes représentent bien et la province et les tumultes passionnés suscités par l'hérésie albigeoise. Car nous sommes ici en pleine capitale hérésiarque et la dimension et les beautés accumulées dans la cathédrale témoignent assez de la violence et du renouveau de foi provoqué par ce mouvement religieux dont l'ampleur fut telle que le pape Innocent III n'hésita pas à proclamer une croisade contre les Cathares, alors que le monde chrétien était aux prises avec l'empire arabe pour la conquête des lieux Saints. La guerre dura vingt ans, de 1209 à 1229 et fut le prétexte de bien de pillages de la part des croisés qui saccagèrent toutes les villes d'alentour, notamment Béziers, Carcassonne et jusqu'à Toulouse. C'est ainsi qu'à cette époque (et le monde n'a pas beaucoup changé), on châtiât les différences de doctrines. En fait, Louis VIII y trouva l'occasion d'agrandir ses états.

Cette magnifique présentation photographique est commentée par Emile Mâle, l'historien prestigieux de l'art médiéval en France, avec toute l'autorité qu'on lui reconnaît.

ALEXANDRE PAPADOPOULO

BILAN DE L'ANNÉE 1950

I. - LE THÉÂTRE LYRIQUE

En dépit des conditions économiques très défavorables, en dépit des grèves qui ont obligé les théâtres lyriques nationaux à demeurer clos trop longtemps, l'année 1950 n'a pas déçu les espoirs les plus optimistes. Par le nombre et la valeur des nouveautés, ces douze mois laissent, au contraire, d'excellents souvenirs : sept créations à l'Opéra, deux à l'Opéra-Comique (et je ne tiens compte ici que des œuvres françaises), cinq ou six sur d'autres scènes — n'est-ce point de quoi satisfaire les plus exigeants, et d'autant plus que la qualité de ces créations n'est point douteuse et que beaucoup d'entre elles marquent, comme on le verra, un souci de renouvellement salutaire.

Ce désir de rajeunir les formes usées rend difficile la classification des œuvres représentées pour la première fois à l'Opéra : s'il n'est pas douteux que le *Bolivar* de Darius Milhaud doive être rangé parmi les drames lyriques du genre historique, comment définir *Le Chevalier errant* de Jacques Ibert ou *Jeanne au bûcher* d'Arthur Honegger ? Avec ces deux ouvrages nous constatons sans doute possible chez les musiciens le dessein bien arrêté de sortir des chemins battus : comme le *Lucifer* de Claude Delvincourt créé il y a deux ans, *Jeanne au bûcher* est un mystère du moyen-âge transposé pour le théâtre moderne. Le plan, la forme du drame, l'agencement des épisodes, tout rappelle en effet *Le Miracle de Notre-Dame* ou *La Pas-*

LES ARTS - LA MUSIQUE

sion de Gréban ; mais le compositeur ne renonce nullement aux moyens expressifs qui ont enrichi son art ; il se montre « moderne » — ce qui est bien certainement le moyen le plus sûr de demeurer sincère, et par cette sincérité, de se rapprocher des vieux maîtres choisis pour modèles. *Le Chevalier errant* nous fait remonter moins haut dans l'histoire : la forme s'apparente à celle des opéras-ballets des XVIIe et XVIIIe siècles, à l'art de Lully, de Rameau, de Destouches et de Campra. Ici encore c'est une résurrection d'un genre oublié, mais nullement un pastiche du style, nullement une imitation d'un langage qui, pour demeurer admirable, semblerait prétentieusement archaïque s'il était parlé par un musicien moderne. C'est l'esprit des vieux chefs-d'œuvre qui inspire Honegger comme Ibert, point la lettre, l'esprit qui vivifie. Et leurs deux ouvrages, fort dissemblables au demeurant, sont également réussis.

La *Phèdre* d'Auric-Cocteau innove beaucoup sans rien bouleverser des traditions du ballet : c'est par le détail de l'exécution, par l'imprévu de la mise en scène, que le spectateur en saisit la nouveauté — de même que la personnalité de la partition lui révèle l'indépendance d'esprit du compositeur. Ici encore il s'agit d'une transposition : une tragédie de Racine, dont le scénario est suivi pas à pas, fournit le thème d'un ballet ; le musicien commente chaque situation, et son illustration sonore vient compléter le sens des images suggérées par la chorégraphie ; c'est à elle qu'il appartient de préciser les nuances psychologiques du drame.

Au contraire, dans *l'Inconnue*, ballet dont André Jolivet a écrit la musique, le compositeur a surtout visé à suggérer l'atmosphère de bataille dans laquelle se déroule l'action, au milieu du bombardement d'une ville assiégée. Dans *septuor*, de Lutèce, nous nous

trouvons transportés dans le domaine de l'irréel et du symbole : il s'agit de montrer en faisant passer sur la scène sept pauvres hères qui finiront la corde au cou, l'arbitraire des jugements humains toutes les fois que les actes de prétendus délinquants s'opposent au conformisme. Dessein ambitieux, certes. Mais qui, traité avec beaucoup d'humour, se justifie mieux que s'il avait été développé sérieusement. Enfin *La Grande Jatte*, créée au moment où l'on célébrait le centenaire de Guy de Maupassant, montrait le grouillement joyeux des canotiers du siècle passé et évoquait les exploits de Valentin-le-Désossé. La partition de Fred Barlow, toute pleine d'allusions parodiques aux succès de cet heureux temps, se trouvait en parfait accord avec le scénario de Pierre Bertin, le décor de Dignimont et la chorégraphie d'Albert Aveline.

A l'Opéra-Comique, *La Valse* de Maurice Ravel — qui déjà avait paru sur le même théâtre — revient avec une chorégraphie de Léonide Massine, celle même que Diaghilev avait commandée et qui ne fut jamais exécutée. Près de quarante années d'attente, et un succès, néanmoins : ceci pour démontrer que le théâtre est l'école de la patience. Retour aussi, sur la scène de sa création de *L'Enfant et les sortilèges*, de Mme Colette et de Maurice Ravel. L'ouvrage accueilli non sans protestations il y a vingt-cinq ans, est maintenant chaleureusement applaudi... L'activité principale de la seconde scène lyrique a surtout été consacrée à la restauration du répertoire : tâche urgente, qui consiste à traiter les chefs-d'œuvre anciens comme s'il s'agissait d'ouvrages nouveaux, à les débarrasser de vaines « traditions » qui les vieillissent parce qu'elles font que l'on s'éloigne de plus en plus de ce que les auteurs ont voulu, et que l'on s'embarrasse de tout ce que les interprètes, animés, on le reconnaît, des meil-

leures intentions, ont ajouté et déformé. Nuances, sans doute, mais qui importent : il en est des ouvrages musicaux comme des peintures que les couches de vernis défigurent. *Manon*, *Louise*, *Le Roi malgré lui*, représentés dans des décors et des costumes dus aux meilleurs artistes ont ainsi retrouvé leur fraîcheur et leur jeunesse.

Enfin, deux autres ballets ont été créés à Marigny par la troupe de Roland Petit : *La Croqueuse de diamants*, sur une partition de Jean-Michel Damase, et *Musical Chairs*, sur une musique de Georges Auric. Deux succès, en route déjà pour le tour du monde.

II. - LES CONCERTS

Quelque opinion que l'on ait des ouvrages qui ont été créés pendant l'année 1950, il ne peut être douteux que ces douze mois ont été féconds en musiques nouvelles. On n'a point la prétention de dresser ici une statistique, et l'on ne retiendra que quelques productions, parmi les plus importantes ; cela suffira à justifier, sans optimisme excessif, l'impression très favorable que laisse l'année maintenant révolue.

Dans le domaine symphonique, d'abord, l'on remarque l'abondance assez exceptionnelle des grands ouvrages, oratorios sacrés ou profanes, nécessitant l'emploi des chœurs. Nous sommes cependant encore sous le régime des restrictions, et les œuvres « chères », comme disent les secrétaires de nos associations symphoniques, n'ont point grand'chance d'être exécutées. La Radiodiffusion nationale est la Providence des compositeurs qui se sentent de taille à traiter de vastes sujets : elle remplit efficacement son rôle de mécène, et c'est grâce à elle que l'Orchestre National

a pu faire entendre cette année trois œuvres récentes qui font honneur à l'école française : *le Mystère des Saints Innocents*, d'Henry Barraud, d'après le poème de Péguy ; *San-Martin, le Saint à l'épée de lumière*, de Jacques Dupont, sur le livret de Randal Lemoine-Escalada, et *Mowgli*, de D.E. Enghelbrecht, d'après les deux *Livres de la Jungle* de Rudyard Kipling. A ces trois ouvrages symphoniques avec cœurs et soli, il faut ajouter un drame lyrique de Marcel Mirouze, sur le poème de Gabriel Boissy : *Geneviève de Paris* ; donné également par la Radio.

A ces créations, il convient encore d'ajouter une importante reprise : *les Pèlerins d'Emmaüs*, le bel oratorio de Gustave Bret, qu'on n'avait point entendu, sauf erreur, depuis quarante ans, et que l'auteur vint diriger en personne à l'Orchestre Radio symphonique de Paris, ce qui permit de constater que l'ouvrage n'avait point vieilli — et de s'étonner du même coup qu'on l'ait si longtemps négligé.

Dans le domaine de la Symphonie pure, l'Orchestre National nous a révélé la *Troisième symphonie* (sur des thèmes irlandais), de Jean Martinon, la *Turangalia Symphonie* d'Olivier Messiaen, qui fut créée à Aix-en-Provence pendant le festival de juillet ; *Un Français se souvient de New-York*, de Manuel Rosenthal — la diversité de ces ouvrages atteste l'activité d'un orchestre qui fait vraiment honneur à la France.

Les Concerts Colonne ont rendu un bel hommage à Florent Schmitt en donnant, sous la direction de Paul Paray, la première audition des *Scènes de la vie moyenne*, que le maître venait d'achever. Ces pages délicieusement colorées et d'un humour irrésistible ont obtenu un succès qui présage de nombreuses reprises. La même association a fait acte méritoire en inscrivant à son répertoire le fragment d'une symphonie

mystique du regretté D.-V. Fumet, *Transsubstantiation*, — en attendant sans doute de donner l'ouvrage entier.

Jean Rivier a fait entendre un *Concerto de violon*, à la Société des Concerts du Conservatoire, et le même groupement a joué, également en première audition, un curieux *Concerto pour ondes Martenot*, d'André Jolivet; enfin Marcel Delannoy a exprimé dans son *Concerto de mai* la joie du renouveau, et Darius Milhaud a ajouté à la liste déjà longue de ses ouvrages, un *Quatrième concerto pour piano*.

Il faut signaler encore les mélodies de Louis Beydts, *D'ombre et de soleil*, sur les poèmes de P.-J. Toulet, musique délicate et charmante, le *Prélude*, *Fanfare et Danses*, de Marc Vaubourgoing, dont la perfection d'écriture évoque la maîtrise de Paul Dukas; le Divertissement 48, de Jacques Dupont, pour piano et orchestre, formant une suite d'une demi-douzaine de mouvements d'une éblouissante facture. Enfin, la *Messe a cappella* qu'Eugène Bozza a dédiée au Souverain Pontife à l'occasion de l'année sainte, et qui, point encore exécutée en France, a été largement répandue néanmoins par un enregistrement sur disques.

C'est à Monte-Carlo, à l'occasion des fêtes données en l'honneur du prince Rainier de Monaco, qu'Henri Tomasi a fait entendre un grand poème symphonique avec soprano solo et chœurs, *La Muraille de larmes*, sur un texte de Cita et Suzanne Malard; sujet noble et généreux; la muraille de larmes, c'est le rempart de douleur que les épouses et les mères meurtries opposent à la barbarie destructrice des foyers.

Mais ce ne sont pas seulement les créations qu'il convient de porter à l'actif de ce bilan d'une année: 1950 a vu renaître des œuvres injustement oubliées, et qui comptent parmi les plus belles de la musique

française. Ce furent, au Festival de Besançon, la *Messe des obsèques royales* de Du Caurroy, contemporain d'Henri IV, et la *Messe du Couronnement des rois de France*, d'Etienne Moulinié, composée vers 1650. Comment deux ouvrages de cette très haute valeur ont-ils pu demeurer ensevelis si longtemps dans l'oubli, après avoir été justement choisis pour les solennités les plus grandes de la monarchie ? L'histoire a de ces mystères. Et l'on sait gré au R.P. Martin d'avoir remis au premier rang deux des maîtres les plus admirables de l'école française.

Ce n'est point un musicien du passé que les Cadets du Conservatoire ont choisi pour qu'on lui rende pareillement justice : Henri Rabaud nous a quittés il y a un an. Mais, en son vivant même, on négligea un de ses ouvrages qui compte cependant parmi ceux qu'on n'aurait pas dû abandonner, son oratorio *Job*. Cette erreur vient sans doute de ce que Rabaud écrivit sous le même titre deux ouvrages distincts, le second formant la suite du premier auquel il s'oppose par son caractère de violence, comme les deux parties du livre de la Bible. Et c'est cette violence qui surprit tellement les premiers auditeurs, que le second *Job* d'Henri Rabaud ne fut point repris. Il appartenait à son successeur au Conservatoire de lui faire rendre justice. La revanche qu'il lui a donnée a été éclatante.

RENÉ DUMESNIL



